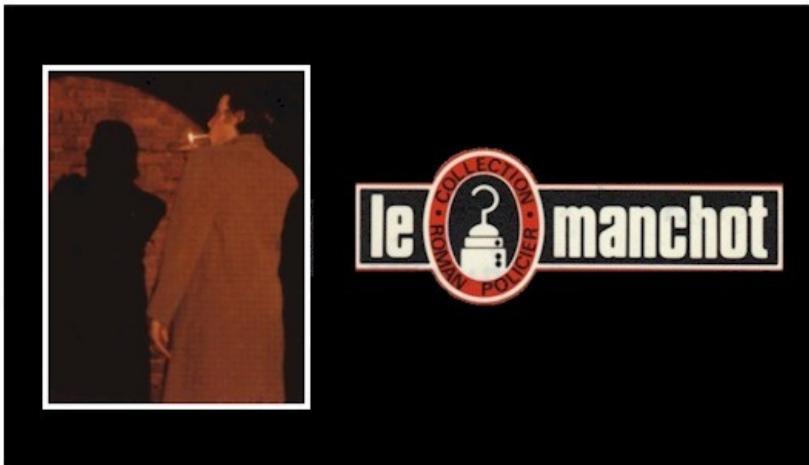


PIERRE SAUREL

On demande une victime



BeQ

Pierre Saurel

Le Manhot # 44

On demande une victime

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 449 : version 1.0

On demande une victime

Édition de référence :
Éditions Québec-Amérique, 1985.

Collection Le Manchot
gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

<http://lemanchot.editions-police-journal.besaba.com/>

I

Menaces

Attablées à un café terrasse de la rue Saint-Denis, les deux femmes discutaient à haute voix et riaient à gorge déployée faisant se retourner bien des têtes.

Les hommes ne manquaient pas de reluquer les demoiselles. Elles auraient pu être jolies. Celle qui avait les cheveux roux portait une robe terriblement décolletée. Elle devait avoir dépassé la trentaine. Elle était mince, sa poitrine généreuse se tenait sans le support d'un soutien-gorge. Elle n'avait aucun maquillage et sa figure était à demi-cachée par d'énormes lunettes à montures de corne et à verres teintés. Ses cheveux savamment décoiffés à la mode d'aujourd'hui tombaient sur ses épaules.

Sa compagne était un peu plus jeune ; elle

portait un chandail rosé « nanane » à col roulé et des bermudas d'un vert criard. Contrairement à son amie, elle était beaucoup plus maquillée : fond de teint épais, joues trop rouges, yeux encerclés d'une épaisse ligne noire, paupières mauves... On aurait cru qu'elle se rendait à une mascarade.

– Sûrement des filles de joie, murmura un étudiant qui avait quitté les cours de l'Université du Québec, pour aller fumer un joint.

– T'as entendu leur accent ? Des Françaises sûrement. En tout cas, elles ne passent pas inaperçues.

La plus âgée des deux femmes leva la main :

– Garçon, s'il vous plaît, apportez-nous un pernod, nous boufferons peut-être, mais plus tard. Tu as faim, toi, ma petite Cathy ?

– Mais je suis au régime, ma chère, je dois surveiller ma ligne. Ne me parle pas des femmes remplies de bourrelets ou avec un buste qui empêche les hommes de les serrer dans leurs bras.

– C’est pour moi, que tu dis ça ?

– Pas du tout ; toi, je te trouve très bien. Tu n’es pas grasse, peut-être quelques kilos en trop... mais si peu.

– Moi, je me trouve parfaite : jamais je ne porte de bourrures sous mon chandail.

– Moi non plus.

Toutes les deux se mirent à rire à gorge déployée.

À la table voisine, deux dames s’étaient arrêtées pour se désaltérer après quelques heures de magasinage et de lèche-vitrine.

– Tu as vu ces deux catins ? Ça prend bien des Françaises pour s’attifer comme ça.

– Elles ne sont pas plus Françaises que moi je suis Chinoise. Elles se forcent pour prendre cet accent-là. Ça paraît.

Un type, dans la trentaine, s’approcha de la table des filles que tout le monde regardait.

– Puis-je vous offrir un verre, mesdemoiselles ?

– Je regrette, mais on ne boit jamais avec des inconnus, répondit sèchement la plus âgée.

L’homme ne se laissa pas décourager. Il se tourna vers la plus jeune.

– Tantôt, quand vous serez seule, nous pourrions nous retrouver ?

La jeune femme qui s’appelait Cathy, éleva la voix :

– Vous êtes sourd ou quoi ? Juliette vient de vous dire de nous laisser tranquilles, c’est clair, non ?

– Vous pensez peut-être que j’suis pas capable de payer ? Mais je dépenserais pas un vieux cinq cents avec des filles comme vous.

Le type allait s’éloigner. Un homme qui pouvait avoir quarante ans s’était levé. Il s’approcha du type et lui posa la main sur l’épaule.

– Ces demoiselles veulent que tu les laisses tranquilles. Tu comprends pas le français ?

Le type se retourna. L’homme était de grandeur moyenne, pas gros, il n’avait rien d’un

athlète.

– Viens pas me barber, le morveux. Si tu crois m’impressionner avec ta cravate et ton habit du K-Mart.

Le type poussa l’homme assez rudement. Il l’avait touché à la poitrine mais l’autre avait à peine reculé. Une gauche partit à la vitesse de l’éclair et atteignit le voyou au creux de l’estomac : il se plia en deux. Une fraction de seconde plus tard, un crochet de droite à la mâchoire le faisait s’écrouler.

Plusieurs personnes se levèrent. Une table avait été renversée. Le garçon se précipita :

– Emmenez ce voyou qui ennuyait ces demoiselles.

L’homme demanda alors à la plus âgée des deux filles :

– Tu me reconnais, Juliette ?

La fille retira ses lunettes pour mieux voir le visage de son sauveteur.

– André Langlois !

– Mais oui, comment vas-tu, Juliette ?

Aussitôt, la fille invita l’homme à se joindre à elles :

– Je te présente une bonne amie, Catherine Lussier, on l’appelle Cathy ; elle est artiste jusqu’au bout des ongles. André Langlois est journaliste.

L’autre corrigea :

– Pardon, Juliette, je ne le suis plus. Je me suis lancé dans la promotion et la publicité : justement, je pensais communiquer avec toi. J’organise des spectacles mais aussi des expositions, je m’occupe de vernissages, deancements de volumes, enfin, un peu de tout.

– Mais, assieds-toi, André.

Le promoteur accepta l’invitation. Il se tourna vers la compagne de Juliette :

– Vous êtes peintre, je suppose ?

Elle n’eut pas le temps de répondre, Juliette lui coupa la parole.

– Comédienne, peintre, excellente danseuse de

ballet et elle chante fort bien. Elle a tous les talents. Je m'occupe beaucoup d'elle.

André demanda :

– Et toi, que deviens-tu ? Tu n'as pas changé, tu n'as pas vieilli.

– Heureusement, fit Catherine en riant. Autrement, elle n'oserait plus se montrer en public ! Mais vous avez raison, monsieur, Juliette est très bien conservée !

L'autre esquissa un sourire forcé, puis se tourna vers Langlois.

– J'ai ma propre galerie, tu n'es pas au courant ?

– Non.

– Tu as connu Victor Pinoraie ?

– Ce Français qui se disait comte et laissait croire à tous qu'il avait une fortune colossale ?

Juliette, suivant l'exemple du promoteur, avait maintenant baissé la voix et le trio attirait beaucoup moins l'attention.

– Tu ne devrais jamais dire du mal de

quelqu'un qui n'est plus de ce monde.

– Quoi ? Il est mort ? C'est vrai qu'il était assez âgé !

– Il était tombé amoureux de moi, fit Juliette. Nous avons vécu un an ensemble.

Cathy, moqueuse, ajouta :

– Il était trop vieux pour toi. Tu l'as tué. Tu es trop ardente.

– Sois donc sérieuse, Cathy.

– Comme si je ne le savais pas, dit la jeune avec un sourire malicieux.

Juliette faillit s'étouffer. Elle fut mal à l'aise durant quelques secondes mais reprit rapidement son aplomb.

– Victor m'a couchée sur son testament.

– Seulement sur son testament ? demanda Cathy.

L'autre soupira, puis décida de prendre la remarque en riant.

– Cathy adore plaisanter. Nous sommes deux bonnes amies...

– Inséparables, ajouta Cathy.

André décida de mettre fin aux mauvaises plaisanteries en demandant à Juliette :

– Était-il aussi riche qu’il le disait ?

– Non. Il n’avait pas de château en Europe, ni de vastes propriétés. Mais quand même, il m’a laissé près de deux cent mille dollars. Ça m’a permis d’ouvrir ma galerie et d’acheter un vaste domaine, dans la région de Joliette. J’adore faire de l’équitation, tu le sais. Alors, j’ai aussi acheté quelques chevaux, j’ai un couple de domestiques...

– Tu fais la belle vie ?

La jeune Catherine se mêla encore une fois à la conversation.

– Elle ne se prive de rien, elle a même un amant qui pourrait être son fils.

Juliette s’efforça de rire.

– Tu exagères, il vient d’avoir vingt ans et je n’en ai que trente et un.

– J’aimerais voir ton baptistaire, ricana Cathy.

Se tournant vers le promoteur, Juliette lança :

– Cathy est jalouse ! Elle est plus jeune que moi et pourtant, elle n’a pas su attirer Grégorio.

L’autre haussa les épaules :

– Parce que je n’ai pas voulu le faire. Et puis, il ne s’intéresse qu’aux vieilles... et aux femmes riches. Toi, la poétesse, madame Mirouac...

Catherine se leva :

– Vous allez m’excuser, mes enfants, j’ai des courses à faire. Quand se revoit-on, Juju ?

– Probablement pas d’ici la fin de semaine. Tu arriveras vendredi soir ?

– Grégorio sera là ?

– Samedi matin, probablement.

Cathy esquissa un sourire prometteur.

– Dans ce cas, nous nous verrons vendredi, mon chou. Je suis heureuse d’avoir fait votre connaissance, monsieur Langlois.

– Si jamais nous avons le plaisir de nous revoir, vous m’appellerez André.

Juliette ajouta :

– Je vais lui demander d’être des nôtres pour la fin de semaine.

Cathy éclata de rire :

– Il faudra bien nous tenir. Il semble avoir un coup de poing solide.

Langlois précisa :

– J’ai fait quatre ans de boxe amateur et encore aujourd’hui, je m’entraîne, mais pour mon plaisir seulement.

Catherine s’éloigna. Langlois qui s’était levé pour saluer la jeune fille, se rassit aussitôt.

– C’est ta protégée ?

Il connaissait fort bien Juliette Beauséjour. Cette femme avait toujours su faire parler d’elle. Non seulement elle avait eu de nombreux amants, mais elle prodiguait également ses faveurs aux jeunes filles. Elle avouait être attirée autant par les hommes que par les femmes.

– J’ai connu Catherine alors qu’elle était enfant. Je l’avais perdue de vue mais on s’est

retrouvées, il y a quelques mois. Depuis, on se rencontre régulièrement.

« Curieuse amitié, songea l'ex-journaliste. Elles se jalourent l'une l'autre, et se disent en blaguant leurs quatre vérités. »

Juliette reprit la parole. Cette femme ne pouvait rester dix secondes sans dire un mot.

– Tu devrais venir à ma propriété, en fin de semaine, André. Tu y rencontrerais des gens très intéressants. Des artistes, des gens de la haute société.

– C'est vrai que la Mirouac sera là ?

– Oui.

– Cette femme m'horripile. Parce qu'elle a de l'argent, elle croit que tout s'achète. Elle a fait éditer certains de ses poèmes qui sont affreux. Elle a entretenu de jeunes peintres qui n'avaient aucun talent...

Juliette protesta :

– Elle n'a pas que des défauts, tu sais. Elle encourage les peintres en achetant leurs toiles, c'est une de mes bonnes clientes... Elle ne sera

pas la seule invitée : Igor Lavansky, un maître de ballet, viendra également. Je veux lui présenter Catherine. Il y aura aussi Grégorio...

– Qui est ce Grégorio ?

– Un Québécois, mais d’ascendance italienne, très beau garçon. Il a travaillé comme mannequin, il pourrait probablement faire carrière au cinéma, s’il le désirait. Bertrand Richard, l’excellent peintre québécois sera là, également, sans doute accompagné de sa femme Nicole. Elle ne le quitte jamais d’un pas, elle est jalouse...

– Amoureuse de son mari ?

– Peut-être. En tout cas, elle lui fait continuellement des scènes. Enfin, il y aura aussi un autre peintre, Maurice Authier. C’est un peu pour lui que j’organise cette fin de semaine. Je veux montrer ses tableaux à des connaisseurs...

– Et ces connaisseurs sont ?...

– Le critique Ubald Bourgeois m’a promis d’être là.

André Langlois haussa les épaules.

– Ce n’est pas lui qui aidera ton poulain. Il prend un malin plaisir à descendre tout le monde. Je ne l’ai jamais vu aider un nouvel artiste.

– Ubald n’est pas le même avec moi. Je l’ai grandement aidé l’an dernier. Tu sais qu’il adore jouer. Il était pris à la gorge et risquait de perdre sa place de critique, on lui faisait des menaces. Je lui ai alors passé l’argent nécessaire pour payer ses dettes de jeu : depuis, il fait de bonnes critiques... quand je le lui demande.

Langlois soupira :

– Le milieu ne changera jamais. Au fond, la Mirouac n’a pas tout à fait tort. L’argent achète parfois le talent.

Juliette appela le garçon.

– Tu prends un verre avec moi ? Je t’invite.

Le promoteur protesta :

– Tu me connais, Juju, tu sais que jamais je ne laisserai une femme payer pour moi. Tu as beaucoup changé depuis que tu es riche.

La femme protesta :

– Je ne voulais pas te blesser. Je voulais simplement te remercier pour ton intervention.

Ce fut Langlois qui appela le garçon, commanda les consommations et les paya immédiatement.

Juliette n’osa pas intervenir. Mais lorsque le garçon se fut éloigné, elle crut bon de s’expliquer :

– Je voulais te faire plaisir, André. Je voudrais tellement que tu sois des nôtres en fin de semaine !

Puis, baissant le ton, elle murmura :

– Je me sentirais plus en sécurité.

L’ex-journaliste la regarda longuement. La femme qu’il avait connue autrefois n’était pas la même Juliette Beauséjour. Elle était plus naturelle, elle était surtout moins nerveuse qu’aujourd’hui. Ce rire perpétuel sonnait faux. Quel rôle jouait-elle ?

– Qu’entends-tu par... sécurité ?

– Certaines personnes ont de curieuses façons de s’amuser. Oh, je sais que c’est une blague,

mais je n'aime pas ça.

La curiosité d'André était éveillée. Il voulait en savoir plus long. Juliette lui semblait bien mystérieuse.

– Toi, tu me caches quelque chose de grave. Ça expliquerait tout.

– Expliquer quoi ?

– Ton étrange conduite. Tu ris toujours, mais ton rire n'est pas naturel. Tu insistes pour me payer un verre, on dirait que tu as peur de rester seule. Tu auras de nombreux amis chez toi, en fin de semaine et pourtant, tu insistes pour m'inviter. Qu'est-ce qui se passe, Juliette ?

Elle hésita.

– Tu vas te moquer de moi, sans doute. J'ai reçu une lettre de menaces.

– T'es sérieuse ?

– Mais oui, une lettre idiote. Quelqu'un m'y traitait de tous les noms et ajoutait qu'il nettoierait la terre d'une « guidoune » comme moi. Voilà ce qu'il disait.

– « Il » ? demanda le journaliste. C'est un homme ?

– Comment veux-tu que je le sache ? C'était une lettre anonyme, écrite en caractères d'imprimerie.

Le promoteur disparaissait petit à petit : l'ex-journaliste semblait revivre. Il y avait peut-être quelque chose d'intéressant dans cette histoire...

– Tu as cette lettre ?

Juliette se mit à rire nerveusement.

– Tu me connais fort mal si tu crois que j'ai gardé une lettre comme celle-là. Je l'ai déchirée et je l'ai brûlée. Je pense que c'est une blague. J'en suis persuadée.

Mais Langlois n'était pas dupe :

– Tu veux t'en convaincre, mais tu en es incapable. Si tu ne t'en faisais pas, tu ne m'aurais jamais parlé de cette lettre.

– Je regrette de l'avoir fait.

Ce fut le promoteur qui éclata de rire :

– Va faire croire ça à d'autres ! Tu avais

besoin de te confier, mais tu craignais qu'on se moque de toi.

Impatentée, Juliette s'écria :

– Mais personne ne m'en veut, voyons ! Qui aurait intérêt à me tuer ?

– Tu as fait naître bien des jalousies. Tu as eu de nombreux amants, tu es riche : plusieurs t'envient. Tiens, par exemple, ce Grégorio dont parlait ton amie Catherine, il est ton amant ?

Juliette hésita :

– Disons que je l'intéresse.

– Cathy est jalouse de toi. J'ignore si elle aime ce garçon...

Juliette protesta. Les propos de Langlois semblaient l'amuser énormément.

– Cathy jalouse ? Tu la connais très mal ! Nous sommes les deux meilleures amies du monde. Elle aime beaucoup blaguer.

Le promoteur lui coupa brusquement la parole :

– Tu crains que ce fou, ou cette folle qui t'a

écrit, mette sa menace à exécution en fin de semaine, n'est-ce pas ?

Au lieu de répondre, Juliette vida son verre d'un trait. Langlois enchaîna alors :

– Et tu m'invites pour que je te protège. Tu m'as connu journaliste, tu sais que je m'intéressais surtout aux causes policières, aux enquêtes criminelles...

Pour la première fois, le ton de Juliette se fit suppliant :

– Tu vas venir, n'est-ce pas ?

– Pourquoi ne préviens-tu pas la police ?

Elle dit d'une voix forte, une voix qui fit se retourner plusieurs têtes :

– Mais tu es fou, André ! Police et scandale, c'est synonyme pour moi. Je croyais qu'il te restait encore un peu d'amitié pour moi. Je me suis trompée, oublie ce que je t'ai raconté. D'ailleurs, c'était une blague. Je voulais connaître ta réaction. Je n'ai jamais reçu de lettre de menaces.

– menteuse ! lança Langlois.

Il saisit le poignet droit de Juliette et la regarda dans les yeux.

– Tu as peur. Tu sais que c’est pas une blague. Avoue-le donc !

Soudain, Langlois eut une idée.

– Si tu reçois tous ces gens, si tu les invites pour la fin de semaine, c’est que ta maison est très grande, n’est-ce pas ?

– Oui, pourquoi ?

– Si j’amenaient un ami...

Elle lui coupa la parole en riant :

– Ne me dis pas que toi aussi...

Il protesta avec véhémence :

– Jamais de la vie, tu me connais beaucoup trop pour ça. Et puis, le type que j’inviterai plaira à tous tes invités. Tu as sûrement dû entendre parler de lui : Robert Dumont !

Juliette réfléchit quelques secondes :

– Ce nom ne me dit rien.

– Le Manchot !

Cette fois, la mémoire lui revint :

– Le détective privé qui fait tellement parler de lui ?

– Exactement.

– Mais, jamais il n’acceptera de venir passer une fin de semaine à mon domaine. C’est un homme trop occupé.

L’ex-journaliste esquissa un sourire :

– Il lui faudrait trouver une excellente excuse pour me refuser ce service. Il m’a dit, un jour : « André, si jamais tu as besoin de moi, je n’hésiterai jamais. Tu n’as qu’à me faire signe. »

II

Une dette

Ce jour-là, on avait reçu un appel à la centrale de police. Un homme, un maniaque, s'était enfermé dans une maison dont il avait pris les occupants en otages. Il était armé jusqu'aux dents et menaçait non seulement de tuer ses otages, mais de faire sauter la maison, risquant de mettre le feu à tout un quartier.

Ce criminel était recherché par les policiers depuis plusieurs semaines et une accusation de meurtre pesait contre lui.

L'escouade tactique de la police de la CUM était rendue sur les lieux. Le sergent-détective Robert Dumont, membre de l'escouade des crimes contre la personne et qui s'était occupé de l'enquête sur le meurtre dont on accusait le prévenu était du nombre. C'est même lui qui

avait discuté le plus longtemps avec le malade.

– Je vous fais une proposition, Bobby. Je rentre seul dans la maison et vous laissez alors sortir les otages ; ensuite, nous partons, tous les deux dans ma voiture. Personne ne viendra avec nous et on ne nous suivra pas.

L'homme avait accepté, après une longue hésitation.

André Langlois était, à ce moment-là, journaliste. À l'insu de tous, il s'était glissé sur la banquette arrière de l'auto du détective. De là, il s'était glissé dans le coffre arrière, comme le permettait ce type de voiture. Personne ne pouvait soupçonner sa présence.

C'est pourquoi, lorsque Robert Dumont prit le volant, il ne pouvait se douter qu'un journaliste était à deux pas de lui.

L'automobile stationna devant la maison. Le sergent-détective avait donné des ordres précis.

– Que personne ne nous suive. Je saurai bien me débrouiller seul. Il faut sauver les otages.

Des policiers, amis de Dumont, avaient tenté

de le dissuader d'agir ainsi.

– Ce fou va vous descendre et s'emparer de votre voiture.

– C'est un risque à courir.

Sous les yeux horrifiés de la foule qui s'attendait à un massacre, les otages sortirent. Bobby se tenait près d'eux, un 45 à la main.

Lorsqu'il arriva à la voiture, il jeta un coup d'œil sur la banquette arrière.

Il se glissa alors près du détective, surveillant toujours les otages.

– Allez-y, démarrez. Débranchez votre radio, je ne suis pas un imbécile. Vous prendrez la route que je vous indiquerai.

La voiture démarra. Les otages étaient sauvés ! Dumont prit la parole :

– Maintenant que nous sommes seuls, Bobby, écoutez-moi quelques instants.

– Ta gueule ! Des sermons, j'en ai plein l'dos.

– Il ne s'agit pas de sermons. Vous êtes accusé de meurtre, mais votre culpabilité n'est pas

encore prouvée. Si vous vous livrez, la justice prendra ça en considération.

Le malade cria :

– Quelle justice ? La justice, ça existe pas. Moi, j'ai été arrêté à 21 ans parce que j'avais conduit mon auto avec un p'tit coup dans le corps. Pas de chance : le juge m'a envoyé en prison pour deux semaines. J'ai perdu ma place. Fallait que je vive, que je mange. J'ai volé un dépanneur. Oh, pas grand-chose, quelques dollars seulement, même pas cent piastres. Là, j'ai eu deux ans... deux ans pour un p'tit vol. Et tout ça, parce que j'avais pris un verre de trop, parce que j'ai eu affaire à un écœurant qui n'a pas voulu me laisser ma chance. Oh, si j'avais été un type connu, si j'avais été riche, on m'aurait condamné à une amende... En prison, j'ai appris à voler, j'ai appris à fracturer les coffres. Quand je suis sorti, j'étais décidé, j'ai fait plusieurs vols, je travaillais seul, pas de danger de se faire trahir... puis, un maudit fou de gardien est venu mettre son nez où il n'avait pas affaire. Il a tiré et m'a manqué. Fallait que je me défende. Moi, je l'ai descendu...

et aujourd'hui, vous me parlez de justice ?

Il jeta un coup d'œil dans le rétroviseur. On avait obéi aux ordres du détective. Aucune autopatrouille ne les suivait. Mais le criminel n'ignorait pas que l'automobile de Robert Dumont devait être surveillée aux quatre coins de la métropole. Il lui fallait changer de voiture au plus tôt.

« Tout d'abord je dois me débarrasser de ce policier en le tuant. Ensuite, je prendrai son auto, ferai mine d'être en panne, arrêterai un automobiliste et l'enverrai rejoindre ce Dumont dans l'autre monde. Je pourrai alors prendre la fuite dans une voiture que personne ne connaîtra. Qu'on me condamne pour un meurtre ou pour trois, quelle différence ? » pensait Bobby.

Il ordonna brusquement au détective :

– Tourne ici et arrête la voiture dans ce terrain vague.

– Qu'est-ce que ça va te donner ?

– Je vais te rendre ta liberté, fit le criminel en ricanant.

Mais au moment où l'automobile stoppait, Bobby leva la main et abattit la crosse de son revolver sur la tête de Robert Dumont.

Le détective fut poussé hors de la voiture. Il reprit conscience quelques secondes pour voir Bobby, penché sur lui, braquant le revolver à quelques pouces seulement de sa figure.

– Demande pardon à Dieu de tes fautes, ta dernière heure est arrivée.

Dumont perdit à nouveau conscience. Lorsqu'il reprit connaissance, il était rendu à l'hôpital. Le médecin le rassurait.

– Une légère commotion cérébrale. Pas de fracture. Vous pourrez quitter l'hôpital dans quelques heures si vous me promettez de vous reposer.

– Mais que s'est-il passé ? Je croyais ma dernière heure arrivée.

– Si je n'étais pas intervenu, vous étiez mort !

Le détective tourna la tête et reconnut le journaliste André Langlois.

– Quand vous parlez avec le criminel,

je me suis glissé dans votre voiture et me suis caché dans le coffre arrière. Quand l'auto s'est arrêtée, je suis sorti de ma cachette. Je n'avais pas d'arme mais j'ai pris l'outil en métal qui sert à dévisser les écrous de vos roues. Je l'ai abattu sur la tête du criminel comme il s'apprêtait à vous tirer en plein visage.

Dumont ne savait comment remercier le journaliste.

– Je suis déjà amplement remercié, sergent. Je vais faire la première page de tous les journaux, mais c'est mon hebdomadaire qui aura le meilleur reportage.

– Si un jour vous avez besoin de moi, Langlois, faites-moi signe. Je ne pourrai rien vous refuser.

Les deux hommes s'étaient croisés à quelques reprises, puis Robert Dumont avait appris que Langlois avait abandonné le métier de journaliste pour se lancer dans la promotion et la publicité.

Plus tard, le détective avait perdu l'avant-bras gauche, dans un accident et avait dû quitter la

police officielle. Il avait alors ouvert une agence de détectives privés « Le Manchot » et ses réussites ne se comptaient plus.

Ce jeudi-là, le Manchot venait de distribuer le travail à ses adjoints : la plantureuse Candy Varin et son premier assistant, Michel Beaulac. Il allait lui-même quitter le bureau lorsque la jolie Danielle Louvain, la secrétaire et excellente cascadeuse, surtout au volant d'une voiture, le rappela :

– Vous avez reçu un appel d'un homme que vous connaissez : il voudrait que vous dîniez ensemble. Il vous invite. Il n'a pas voulu vous déranger, il a demandé que vous le rappeliez à ce numéro.

Elle tendit une feuille de bloc-notes au détective.

– André Langlois, ex-journaliste.

Le Manchot n'avait jamais oublié l'homme qui lui avait sauvé la vie. Il retourna à son bureau et signala immédiatement le numéro que lui avait laissé Langlois.

Les deux hommes prirent rendez-vous pour midi, dans un restaurant de la rue St-Denis, ce quartier du centre-ville devenu l'un des coins les plus fréquentés de la métropole.

Le promoteur et le détective privé étaient fort heureux de se revoir. Tout en prenant un apéritif, on causa de choses et autres, on parla chacun de son nouveau travail, puis Langlois, un peu mal à l'aise, demanda :

– Vous vous souvenez qu'un jour, vous m'avez dit que si j'avais besoin d'aide, je n'aurais qu'à vous faire signe ?

Dumont répliqua :

– Ne me dites pas, Langlois, que vous vous êtes lancé dans une affaire malhonnête.

– Pas du tout, il ne s'agit pas de moi. Et puis, je ne vous demande pas une enquête. Je sais que vous devez en avoir par-dessus la tête. Le Manchot avoua :

– J'ai tellement de travail que je dois en refuser. Il y a également mon agence de sécurité qui prend beaucoup de mon temps. Je pourrais

augmenter mes effectifs, mais avec les impôts que nous devons payer sur les profits réalisés, ça n'en vaut pas la peine. Je pourrais faire travailler une quinzaine d'hommes régulièrement, mais il ne me resterait pratiquement rien. Le système est ainsi fait. On décourage ceux qui veulent augmenter leur commerce, leur entreprise, leur industrie. Ce devrait pourtant être le contraire.

Langlois demanda soudain :

– Que faites-vous en fin de semaine, soit à compter de demain soir jusqu'à dimanche soir ?

– Je l'ignore. Je ne sais jamais ce qui peut advenir. Mais pour le moment, je n'ai rien de prévu. Si samedi je suis libre, je dois sortir avec une amie.

L'ex-journaliste se fit moqueur :

– Tiens, tiens, ne me dites pas que le fameux Manchot va quitter le célibat ? Je vous croyais vacciné contre les femmes.

– Pas contre les femmes ; contre le mariage, oui. Tant que je serai détective privé, il ne sera pas question d'unir ma vie à qui que ce soit.

– Mais même si vous ne voulez pas acheter une nouvelle voiture, rien ne vous empêche de regarder les nouveaux modèles... et même de les essayer, de faire un petit bout de route...

Les deux hommes éclatèrent de rire, puis le Manchot redevint sérieux pour demander :

– Qu’attendez-vous de moi, André ?

– Si vous pouvez vous absenter pour la fin de semaine, je vous invite chez une amie, du monde bien où vous rencontrerez des artistes, des belles filles, des peintres, des gens riches, bref, une belle tranche de la société.

Le Manchot haussa les épaules :

– Je suis beaucoup plus à l’aise avec les gens ordinaires.

– Moi aussi, je dois l’avouer. Le promoteur parla de sa rencontre avec Juliette Beauséjour.

– Vous avez déjà entendu parler d’elle ?

– Non, avoua le Manchot, je ne fréquente pas ce milieu.

Il lui raconta de quelle façon la belle Juliette

avait su attirer dans ses griffes un soi-disant millionnaire.

– Il l’a trompée, mais pas tout à fait. Elle n’a pas hérité de millions mais d’une certaine fortune qui lui permet de vivre en véritable parvenue.

Enfin, il en vint à la soirée qu’organisait Juliette Beauséjour.

– J’ai bien compris son idée, vous savez. Elle organise cette petite fête pour éblouir tous ses amis... et surtout ses amies. Mais j’ai bien senti que quelque chose n’allait pas chez Juliette, elle était nerveuse et sans aucune raison, elle m’a invité à sa soirée, insistant pour que j’y assiste. Je l’ai obligée à me dire la vérité. Juliette a reçu une lettre de menaces... des menaces de mort.

Le Manchot répliqua aussitôt :

– Elle n’a qu’à s’adresser à la police.

– C’est exactement ce que je lui ai dit. Mais dans son milieu, on craint les policiers comme la peste. On a une peur morbide de la mauvaise publicité. Moi, je crois que tous ces gens ont quelque chose de plus ou moins honnête à cacher.

– C’est fort possible.

Le promoteur crut bon d’expliquer à son ami :

– Juliette a tenté de me laisser croire qu’elle n’avait pas pris cette lettre au sérieux, qu’elle l’avait jetée au panier (ce qui doit être vrai) et qu’elle était certaine que c’était l’œuvre d’un plaisantin...

– Ou d’un maniaque... ou encore, de quelqu’un qui lui en veut. Elle a peut-être des ennemis ?

– Pas directement des ennemis, mais des gens qui la jalourent. Vous savez, dans l’ombre des riches, certains individus souffrent de jalousie malade, et ne peuvent admettre que d’autres soient plus chanceux qu’eux. J’ai deviné que Juliette avait très peur, et que si elle m’invitait à cette soirée, c’était pour lui servir de garde du corps. J’ai été journaliste, je suis devenu promoteur, mais je ne suis pas détective, moi. C’est alors que j’ai pensé à vous.

Le Manchot semblait ennuyé.

– Vous en avez parlé à votre Juliette ?

– Oui et elle serait enchantée de vous compter au nombre de ses invités. Moi, je ne me vois pas me rendre là, seul...

– Et moi, je ne m’y vois pas du tout. J’ai la certitude que je vais m’y ennuyer à mourir.

– Au moins, si nous sommes ensemble, nous pourrions toujours discuter. Et puis, le domaine est grand, on peut y faire de l’équitation ; il y a aussi une piscine, et de fort jolies femmes seront présentes.

– En ce moment, avoua le Manchot, je suis comblé de ce côté-là.

Il y eut un long silence. Le repas tirait à sa fin. Langlois avait déjà rappelé sa promesse au détective, il ne voulait pas se répéter. D’ailleurs, le Manchot savait fort bien qu’il lui était impossible de refuser.

– Écoutez Langlois, je ne puis rien vous promettre... Si du travail imprévu ne survient pas, j’irai passer quelques jours chez cette demoiselle Beauséjour.

Langlois esquissa un sourire. Maintenant, il

était persuadé que le Manchot serait présent.

Pour le promoteur, c'était une chance unique. Durant cette fin de semaine, il pourrait rencontrer des gens en quête de publicité.

– Quand on saura que c'est moi qui ai réussi à conduire le Manchot à cette réception, on me fera confiance. Ce sera une preuve que rien ne m'arrête et que je peux décrocher d'excellents contrats.

Le Manchot demanda les renseignements nécessaires pour se rendre au domaine de Juliette Beauséjour.

– Écoutez, Dumont, ne prenez pas votre voiture. J'irai vous prendre vendredi soir et...

Le détective lui coupa la parole.

– Non, Langlois, non. D'ailleurs, il est possible que je ne m'y rende que samedi et enfin, je veux pouvoir quitter le domaine quand bon me semblera.

– Comme vous voudrez. Je peux vous appeler, demain, afin de m'assurer de votre présence ?

– Inutile. Si moi je ne vous téléphone pas, que

voire Juliette m'attende, j'y serai peut-être demain soir, plus sûr samedi dans le courant de la journée.

*

André Langlois, en arrivant à son appartement, entendit la sonnerie du téléphone. Sans prendre le temps de refermer la porte, il alla décrocher.

– Allô ?

– André, c'est Juliette Beauséjour.

– Veux-tu attendre une seconde ? Je reviens.

Il alla fermer la porte, alluma une lampe de table et éteignit l'immense lustre qui éclairait l'entrée. Il revint au téléphone.

– Oui, Juliette.

– Je te dérange, tu dormais ?

– Pas du tout. Je viens tout juste de rentrer.

– Moi aussi... André, ça continue. Je ne peux

plus vivre comme ça.

Elle paraissait excessivement nerveuse.

– Qu’y a-t-il ?

– Tout d’abord, vers la fin de l’après-midi j’allais monter dans mon automobile lorsqu’une voiture a foncé littéralement sur moi. J’ai eu tout juste le temps de reculer de quelques pas. L’auto m’a frôlée.

André tenta de calmer ses appréhensions :

– Ça arrive tous les jours, ça, Juliette, surtout quand une personne est préoccupée. Elle est distraite et...

– Non, je te jure que j’avais bien regardé. La voiture, je l’ai vue, elle était loin. Mais elle a foncé sur moi. Le conducteur a appuyé sur l’accélérateur.

– J’espère que tu as pu relever le numéro ?

– Si tu crois que j’ai eu le temps ! J’ai failli tomber. Quand j’ai repris mon équilibre, l’auto était déjà loin.

– Tu as des témoins ?

– Plusieurs personnes ont vu ce qui s’était passé. Mais tu connais le public. Ce n’est pas ce chauffard que l’on blâmait, c’est moi. On disait que je n’avais pas été suffisamment prudente.

Le promoteur conclut :

– Donc, tu n’as pas pris les noms de ces témoins ?

– Si tu crois que j’ai pensé à ça. Ce n’est pas tout, j’arrive ici et Huguette, la bonne, m’apprend que Sicki, mon doberman, a été trouvé mort, dans le jardin, il a été empoisonné, j’en suis certaine. Il n’était pas malade. On a trouvé des restes de viande. J’ai appelé le vétérinaire, mais il ne pourra venir avant demain.

Langlois en avait assez entendu.

– Mais c’est la police que tu dois prévenir...

– Jamais.

– Tu as reçu une lettre de menaces de mort, quelqu’un fonce sur toi en voiture, on empoisonne ton chien...

– On veut me faire peur, tout simplement. Tu as rejoint ton Manchot ?

– Oui. Il avait accepté de passer quelques heures à ta résidence, en fin de semaine, mais maintenant, c’est différent.

– Comment ça ?

– Les menaces se sont précisées, on a même attenté à ta vie ! C’est une enquête que tu demandes à Robert Dumont, tu devras le payer, ma chère.

Juliette parut offusquée :

– Crois-tu que j’avais l’intention de le faire travailler pour des prunes ? Tu me connais mal, André.

L’ex-journaliste fut tenté de répondre :

– Au contraire, je te connais trop bien. Mais il se garda bien de dévoiler le fond de sa pensée.

– Je tente de le rejoindre, je le mets au courant de ce qui est arrivé. Probable qu’il va communiquer avec toi. Je peux lui donner ton numéro de téléphone ?

– Mais pourquoi ?

– Il voudra sans doute obtenir la liste de tes invités. Robert Dumont ne travaille jamais à l’aveuglette et lorsqu’il se présentera à ton domaine, il saura tout sur chacun de tes invités.

III

Des requins aux dents longues

– Danielle m’a dit que vous vouliez me voir, boss ? Quelque chose de spécial ?

Le grand Michel Beaulac était entré rapidement dans le bureau de son patron, Robert Dumont.

– Tu enquêtes présentement sur certains vols survenus dans une chaîne de grands magasins ?

– C’est bien ça, une enquête « plate » en maudit. Le patron est certain que ce sont les employés qui volent. Je lui ai prouvé le contraire, hier, en sortant du magasin pour une dizaine de dollars de marchandises sans qu’il s’en rende compte.

– Ce n’est pas une enquête urgente. Candy prend des renseignements sur les clients d’une

compagnie d'assurances, rien d'urgent là non plus.

À cet instant précis, la porte du bureau s'ouvrit et la belle Candy parut. Elle portait un chandail à manches courtes, chandail qui soulignait les formes aguichantes de sa généreuse poitrine. Quant à sa jupe, elle était on ne peut plus courte.

– Je croyais que les mini-jupes étaient passées de mode ? fit le Manchot en la regardant.

– Au contraire, c'est revenu, voyez les jeunes...

– Justement, les jeunes... pas les filles de ton âge.

Elle fit une moue, presque une grimace et répliqua aussitôt :

– Vous ne m'avez même pas laissé terminer ma phrase. C'est porté par les jeunes ou encore par les filles plus âgées qui ont de belles jambes.

Elle avança la jambe droite, plia le genou et remonta sa jupe.

– Pouvez-vous dire que c'est laid ? Ce fut Michel qui répondit :

– Pas laid, mais un peu trop potelé à mon goût...

– Toi, je ne te demande pas ton avis, le grand. Moi, je ne me crois pas supérieure aux autres, je n'exige pas un salaire de premier ministre.

Michel Beaulac s'était dit insatisfait du salaire que lui versait le Manchot et il lui avait demandé une augmentation. Devant le refus de son patron, il avait même songé à ouvrir sa propre agence de détectives privés.

– Moi, je suis marié et une femme ça coûte cher. Par contre, les vieilles filles, on vous connaît, vous avez peur de dépenser cinq cents, répliqua Michel.

Se faire traiter de « vieille fille » était l'insulte suprême pour Candy. Elle devint rouge comme une pivoine. Le Manchot décida d'intervenir rapidement avant que la conversation ne s'envenime.

– Asseyez-vous tous les deux, j'ai un travail spécial. Comme je te l'ai répété des dizaines de fois, Candy, je veux que tu t'habilles le plus

sobrement possible, surtout quand tu as des clients à rencontrer.

Elle ricana :

– Je vais acheter un costume de religieuse. Ça doit être facile à trouver, il y en a beaucoup qui ont défroqué !

Le Manchot, faisant mine de ne pas avoir entendu la réplique de sa collaboratrice, expliqua :

– Hier, j’ai rencontré un vieil ami. Il m’a invité à passer la fin de semaine chez une femme riche... ou plutôt, une parvenue. Elle avait reçu, paraît-il, une lettre de menaces. Comme j’avais une dette envers cet ami, j’ai dit que j’irais passer quelques heures au domaine de Juliette Beau-séjour. Remarquez que je ne m’y rendais pas pour enquêter... mais hier soir, Langlois, mon ami, m’a dit...

Et il les mit au courant des deux événements survenus la veille.

– Cette fois, on veut que j’enquête, on veut que je découvre qui est le farceur qui semble

vouloir faire peur à cette grande dame. Je lui ai parlé hier soir.

Candy demanda :

– À celle qui a été menacée de mort ?

– Oui. Elle ignore qui peut lui en vouloir à ce point. Mais, selon la lettre, on mettrait les menaces à exécution en fin de semaine. J'ai donc demandé la liste des invités.

Le Manchot sortit une feuille de sa poche.

– Torrieu ! C'est ça la liste des invités ? Il y aura plus de monde là qu'à un congrès, s'écria Michel.

– Vous ne voulez pas qu'on enquête sur tout ce monde ?

Le Manchot fit un signe de la main.

– Calmez-vous. Tout d'abord, il y a les domestiques. Ordinairement, ils sont deux, Huguette et Jacques Beaulieu. Ils sont à l'emploi de Juliette Beauséjour depuis plusieurs mois. Quant au supplémentaire, un dénommé Rousseau, c'est une agence qui le lui envoie. De plus, sur cette liste, j'ai le nom de mon ami

Langlois et il y a celui de Juliette Beauséjour. Ça fait déjà cinq personnes de moins.

Il tendit une liste à Candy et une autre à Michel Beaulac.

– Regardons tout d’abord ta liste, Candy : tu as des adresses, des numéros de téléphone. Le premier nom est celui de Grégorio Virotti. Il est jeune, il a vingt ans,, mais il semble être la coqueluche de toutes les femmes. Il travaille comme modèle. Il voudrait devenir vedette de cinéma... Juliette Beauséjour semble être éprise de lui. Elle est sans doute sa maîtresse...

Candy murmura :

– Elle n’est probablement pas la seule.

– Non, d’autant plus que Grégorio a prévenu Juliette Beauséjour qu’il serait accompagné d’une jeune amie. Elle se nomme Brigitte Cadieux, elle n’a que 19 ans et selon Grégorio, ce serait une beauté. Je n’en sais pas plus long sur elle. Donc, Candy, tu enquêtes sur ce Grégorio. J’ai peut-être jugé un peu vite, mais il me fait l’effet d’un « pimp », d’un homme qui vit aux crochets des

femmes riches. Tu enquêteras également sur Germaine Mirouac.

– Une autre amie de Grégorio ? demanda Candy.

– Probablement pas, elle est trop âgée. C’est la femme riche qui se croit le nombril de l’univers. Tous les gens de la haute la connaissent. Elle est de toutes les premières : spectacles de théâtre, ballets, expositions...

– Je vois le genre.

– Parlant de ballet, continua le Manchot, tu enquêteras sur Igor Lavansky. Il est connu, c’est un maître de ballet. Je veux connaître le rapport qui existe entre cet Igor et les autres invités. Enfin, je veux en savoir le plus long possible sur le critique d’art, Ubald Bourgeois qui doit, semble-t-il, une forte somme à mademoiselle Beauséjour. J’ai cherché à en savoir plus long, mais elle n’a pas voulu parler.

Il se tourna du côté de Michel.

– Toi, tu te renseignes sur les autres : un jeune peintre connu, Bertrand Richard et sa femme

Nicole. Elle lui fait régulièrement des scènes de jalousie. Il y a également un autre peintre, un débutant celui-là, un protégé de mademoiselle Beauséjour.

Candy ne put s'empêcher de remarquer :

– Elle semble avoir une armée de jeunes protégés.

– Celui-là se nomme Maurice Authier. Enfin, il y a Catherine Lussier. C'est la meilleure amie de Juliette Beauséjour. Elles se sont connues au couvent et ne se sont pratiquement jamais perdues de vue. Elle pourra probablement t'en dire long sur Catherine Lussier.

Michel demanda :

– Quand devons-nous faire notre rapport ?

– Le plus tôt possible, avant la fin de l'après-midi.

Le grand Beaulac sursauta :

– Vous n'êtes pas sérieux ? Pour faire du bon travail, ça prend souvent plusieurs heures.

– Je sais, aussi, je ne vous demande pas d'aller

au fond des choses. Je veux en connaître le plus long possible sur chacun d'eux, de façon à ce que je n'aie pas l'air d'un idiot lorsque j'arriverai chez mademoiselle Beauséjour, ce soir.

Candy ne put s'empêcher de manifester sa surprise.

– Ne me dites pas, Robert, que vous allez passer toute la fin de semaine avec des gens d'une classe que vous détestez.

Le détective crut bon de corriger ses propos :

– Je ne déteste pas les gens riches, au contraire. Sans eux, mon bureau n'existerait même pas. Ce n'est pas le simple ouvrier qui peut se payer les services d'une agence de détectives. Je déteste ceux qui se croient tout permis parce qu'ils ont de l'argent. Nous avons eu de ceux-là, comme clients. Il fallait leur obéir à la lettre, être à leur service pratiquement nuit et jour. Certains croient pouvoir tout acheter avec de l'argent : la justice, les policiers, l'amour... seule l'honnêteté n'a pas de prix. Puis, répondant à la question de Candy, il ajouta :

– Je compte bien mener mon enquête très rapidement. L’assassin, s’il a l’intention de frapper, n’attendra pas dimanche, il le fera tôt et ce sera à moi de le démasquer.

Michel avait l’intention de s’absenter pour la fin de semaine. Il voulait se rendre dans la région de Plattsburgh et se baigner dans les eaux du lac Champlain. Yamata, sa jeune épouse, n’avait jamais visité ce coin.

– Comme ça, vous n’aurez pas besoin de nous ?

– Je ne crois pas. Je saurai me débrouiller seul.

Candy, aussitôt, offrit ses services.

– Je suis libre jusqu’à dimanche. Vous pourrez facilement me rejoindre par téléphone. Un mot de vous et j’irai vous retrouver. Le Manchot se leva :

– Maintenant, au travail.

Michel examina sa liste de noms, jeta un coup d’œil sur celle de Candy et eut un sourire narquois.

– Ne dis rien, dit brusquement Dumont. Je sais ce que tu penses, il nous fait faire tout le travail et

se garde le beau rôle ! Eh bien, détrompe-toi. Je dois rencontrer mon ami André Langlois qui m'en dira plus long sur chacun des invités. Enfin, je veux enquêter sur Victor Pinoraie.

Michel était déjà rendu à la porte.

– Qui c'est, celui-là, il n'est pas sur nos listes ?

– Non car il est décédé. C'est l'homme que Juliette Beauséjour avait épousé. Un type beaucoup plus âgé qu'elle et qui lui a laissé sa fortune. Mais il y a certains détails que je n'aime pas.

Avec une curiosité bien féminine, Candy voulut savoir pour quelles raisons son patron attachait de l'importance à un homme mort depuis quelque temps déjà.

– Tout le monde croyait Pinoraie beaucoup plus riche qu'il ne l'était en réalité. Il disait être propriétaire de châteaux en Europe, de maisons de rapport... tout ça était faux. Pourtant, il a laissé à Juliette Beauséjour quelques centaines de milliers de dollars. Je veux savoir d'où provient

cet argent. Si Pinoraie était un aventurier, s'il avait volé certaines personnes, possible qu'on n'ait pas pardonné à Juliette d'avoir hérité de sa fortune.

Michel, de son majeur droit, se gratta le sommet du crâne.

– Torrieu que ces gens-là aiment à se compliquer la vie ! On dirait que pour eux, c'est un jeu.

– Eh bien ! conclut le Manchot, en attendant, allez vous amuser en enquêtant sur ces personnes. J'attends vos rapports.

*

André Langlois était passé au bureau du Manchot. Mais l'entrevue avait été de courte durée.

– Je connais peu les gens qui seront chez Juliette. En vérité, il n'y a que le critique Ubald Bourgeois dont je peux te parler, les autres, je les ai peut-être rencontrés une fois ou deux, pas plus.

Quant à Bourgeois, Langlois ne l'aimait pas.

– Il est bon critique, mais c'est un profiteur. Il prend plaisir à noter seulement les défauts des œuvres qui lui sont soumises. Il peut briser une carrière par ses écrits vitrioliques. Par contre, si tu le paies bien, il sera beaucoup moins sévère. Bourgeois n'a pas d'ami. Tiens, je vais te raconter un fait survenu il y a quelques années. L'une des troupes de théâtre les plus connues de Montréal avait mis à l'affiche, une pièce d'Henry Miller. Un ami de Bourgeois, un comédien qui n'avait jamais eu de chance, avait enfin obtenu un rôle important. Tous les critiques furent unanimes et louangèrent le spectacle. Ubald lui-même dut avouer que c'était du grand théâtre. Cependant, son ami comédien avait mentionné : « N'oublie pas de dire un petit mot sur moi ». Le comédien aurait dû ajouter : « Je t'en serai très reconnaissant. Si ça m'apporte du travail, tu recevras une commission... ou quelque chose du genre ». Bourgeois avait conclu sa critique en reprochant au directeur de la troupe d'avoir été trop bon en donnant sa chance à un comédien qui n'avait jamais obtenu de rôle important. C'était,

selon Bourgeois, le seul point faible de la représentation. « Ce comédien est d'une faiblesse qui fait contraste avec la force de tous les autres comédiens. Un petit conseil, ce comédien devrait se déclarer malade. Le directeur de la troupe n'aurait aucune difficulté à lui trouver un remplaçant de beaucoup supérieur, et cela même à quelques heures d'avis. Cette critique très dure mit fin à la carrière du comédien qui avait eu l'imprudence de demander à Bourgeois de parler de lui. Le critique avait rempli sa mission... mais de quelle façon !

Le Manchot conclut donc :

– S'il a agi de la même façon avec d'autres artistes, comme des danseurs, des peintres, il peut avoir des ennemis ?

– Oui, mais tu oublies une chose, Robert, ce n'est pas lui qui est menacé de mort mais bien Juliette Beauséjour.

– Je sais, je sais. Mais si elle a invité ce critique, c'est qu'elle a une idée derrière la tête. Supposons qu'elle soit prête à payer pour que Bourgeois lance son jeune peintre au détriment

de Bertrand Richard ? N'oublie pas que ce dernier a une épouse qui semble coléreuse.

– Jalouse, corrigea le promoteur.

– La jalousie et la colère sont sœurs jumelles. Un jaloux est toujours coléreux. Et la colère fait commettre bien des bêtises.

Langlois avait également touché un mot de l'amitié existant entre Catherine Lussier et Juliette Beauséjour.

– Voilà deux femmes qui me surprennent. Elles se disent très amies. Juliette, tout le monde le sait, a des tendances au lesbianisme. Il se peut donc qu'il y ait quelque chose entre ces deux femmes. Mais elles se pointent, se critiquent continuellement. C'est à se demander si elles ne se détestent pas plus qu'elles s'aiment.

Le promoteur n'avait pas connu Victor Pinoraie, l'ami de Juliette.

Le Manchot passa une partie de la journée à enquêter sur cet homme d'ascendance française. Pinoraie vivait de ses rentes au moment de sa mort. Quelques-uns avaient parlé de lui comme

d'un chevalier d'industrie, d'autres disaient qu'il avait réussi dans le commerce des immeubles, enfin, certains avaient chuchoté que Pinoraie avait été mêlé à des histoires de contrebande.

« De toute façon, conclut le Manchot, c'était un menteur, un bluffeur qui a trompé même la femme qu'il disait aimer. »

Une chose n'avait pas plu au détective.

Non seulement Juliette Beauséjour avait détruit la lettre anonyme qu'elle avait reçue, mais elle avait également fait disparaître les restes de viande empoisonnée qui avaient servi à faire mourir le chien.

– Je ne voulais pas que cette viande traîne dans le jardin, expliqua Juliette au Manchot. J'ai d'autres animaux, je ne voulais courir aucun risque.

Ce fut Candy qui, la première, apporta son rapport à son patron.

– Vous voulez mon opinion ? Je me méfie de Igor Lavansky, professeur de ballet, un vieux maquereau qui était prêt à me conduire à son

appartement. Il s’amuse à tâter toutes ses élèves et celles qui acceptent ses avances ont la chance d’aller loin. Juliette a voulu devenir danseuse. Elle a été la maîtresse de Igor mais elle n’avait pas le talent. Il la rejeta dès qu’il fut fatigué d’elle : c’est un homme qui ne recule devant rien pour arriver à ses fins. En tout cas, il ne m’a pas plu. Juliette prend un malin plaisir à salir sa réputation mais à la face de tous, ils sont des amis.

Michel ne tarda pas à arriver à son tour.

Il s’assit dans un des fauteuils du bureau de son patron, allongea ses longues jambes et écouta la fin du rapport de sa collaboratrice.

– Grégorio Virotti... un très beau garçon, un corps d’athlète. Je ne lui ai parlé que quelques instants. En cinq minutes, il m’a lancé une quinzaine de compliments.

– Ça a dû te faire plaisir, ricana Michel.

– Pas tant que ça, car ce type n’est pas sincère. Quand je lui ai dit que j’étais une simple caissière de restaurant, je ne l’intéressais plus. Il aurait

fallu que j'aie de l'argent.

Michel s'écria :

– C'est bien comme ceux que j'ai rencontrés. Savez-vous à quoi ils me font penser ? Des requins, boss, des requins aux dents longues, dangereux, prêts à mordre.

Le Manchot fit signe à son assistant de se taire.

– Tu as vu madame Mirouac ? demanda-t-il à Candy.

– Oui, très gentille, un peu trop. Elle a toujours le sourire aux lèvres. C'est la vieille dame qui sait tout, qui connaît tout et qui se croit encore irrésistible. Elle salit ses amies les plus chères mais d'une façon très diplomatique. En un mot, je n'ai rien appris de bien spécial. Tous sont des amis de Juliette Beauséjour, mais on la déteste également, surtout depuis qu'elle a hérité de son Français. C'est un monde où l'on se mange tout rond. Toutefois, aucun de ceux que j'ai rencontrés, selon moi, ne serait capable de détester suffisamment quelqu'un pour tuer.

Michel prit alors la parole.

– Moi, j’ai rencontré deux personnes capables d’écrire une lettre de menaces, mais pour blaguer, pour faire peur ; ce sont : Nicole Richard, la femme du peintre et Ubald Bourgeois, le critique. Lui, il sait se servir de sa plume pour descendre les autres. Quant au jeune peintre Maurice Authier, Juliette Beauséjour lui aurait promis mer et monde. C’est la seule personne vraiment sympathique que j’ai rencontrée aujourd’hui.

Michel avait terminé son rapport et il avait hâte d’aller retrouver sa femme.

– Nous allons partir dès ce soir. Possible que nous nous rendions jusqu’à Lake George. Si seulement on peut avoir du beau temps !

Candy s’attardait. Il était clair qu’elle voulait rester seule avec le Manchot.

Une fois Michel parti, elle demanda :

– Robert, que diriez-vous si j’allais avec vous chez Juliette Beauséjour ?

– M’accompagner, toi ?

– Non. Mais Igor Lavansky m’a invitée.

Surpris, le Manchot déclara :

– Tantôt, tu as dit que quand tu lui as raconté que tu n'étais qu'une simple caissière, il ne s'est plus intéressé à toi.

– Pas lui, c'est Grégorio qui a agi de cette façon. Igor insistait pour que je le suive à son studio. Il dit qu'il ferait de moi une vedette. Je sais très bien que je suis trop grassette pour devenir ballerine. Non, mais vous me voyez en tutu ? Passe pour la jupe, mais j'ai les seins trop volumineux. Toutes les danseuses, du moins la plupart, sont plates comme des galettes.

Poursuivant son idée, elle expliqua :

– Aux yeux de tous, nous ne nous connaîtrions pas. J'arriverais avec le maître de ballet, je serais sa compagne. À tous ceux que j'ai rencontrés, j'ai fait croire que j'étais journaliste à mes moments perdus.

Le Manchot l'interrompt :

– Si tu acceptes l'invitation du maître, ça veut dire que tu ne repousseras pas ses avances.

– Ne vous inquiétez pas pour moi, Robert. J'ai

plus d'un tour dans mon sac quand il s'agit de refroidir les ardeurs d'un homme un peu trop entreprenant.

Robert Dumont était loin de désapprouver l'idée de Candy. Une alliée dans la place lui serait d'un grand secours.

– Aucune des personnes qui seront chez Juliette Beauséjour ne sait que tu travailles pour moi ?

– Personne. Ça prendrait un curieux de hasard pour qu'on s'en rende compte. Igor a promis de me téléphoner à mon appartement vers six heures et si j'accepte, il passera me prendre à sept heures. On devrait arriver au domaine de mademoiselle Beauséjour vers huit heures. Le Manchot accepta.

– Cours vite chez toi, te préparer.

Candy s'approcha de son patron. Secrètement, elle avait toujours admiré le Manchot. Si ce dernier lui avait montré le moindre signe d'encouragement, elle aurait accepté toutes ses avances.

– Pour me débarrasser de cet Igor, vous pourriez me faire la cour ?

– Sois donc sérieuse. Nous nous reverrons ce soir. J'arriverai tard, pas avant dix heures. Je veux que tous les invités soient présents lorsque je ferai mon apparition.

La température était idéale pour recevoir les invités au jardin.

L'immense maison achetée par Victor Pinoraie datait du siècle dernier. Cependant, il y avait apporté de grandes améliorations. On y avait érigé de chaque côté deux tours en pierres des champs. Ces tours donnaient à la maison l'aspect d'un château ou d'une forteresse. Il y avait des chambres à chacun des trois étages des tours.

Le jardin était immense. Une rangée de pins bordant une allée qui menait jusqu'à l'immense escalier de la maison.

À droite, à quelques mètres du château, se trouvait une piscine de grandeur olympique.

Un peu partout, des fleurs, des sapins,

enjolivaient la terrasse. Les jardiniers avaient passé de nombreuses heures à satisfaire les caprices de la belle Juliette.

Au fond du jardin, se trouvaient les écuries ; une piste s'étendait en direction de la montagne pour revenir derrière la maison, longer la route et s'arrêter à la porte des écuries.

Quand on entrait dans le jardin, il fallait donc traverser la piste avant de s'engager dans l'allée bordée de pins.

Le terrain de stationnement pour les voitures était situé sur la gauche, derrière les écuries. Aucune voiture ne pouvait s'avancer dans l'allée jusqu'à la maison. Une haute clôture entourait le domaine et il fallait décliner son identité pour se faire ouvrir la porte.

Déjà, plusieurs voitures étaient rangées sur le terrain pavé, derrière les écuries.

Il y a quelque temps, le chien doberman se mettait à japper sitôt qu'une voiture s'avançait. Mais depuis la mort de l'animal, il était facile de s'approcher de la clôture sans attirer l'attention.

Lorsque Candy Varin arriva au bras d'Igor Lavansky, Juliette alla à leur rencontre.

– Je croyais que vous veniez seul, maître.

– Vous aviez dit que nous pouvions être accompagnés, n'est-ce pas ?

– Mais certainement. Cette jeune fille est une de vos élèves ou encore une de vos nièces... à moins que... on ne sait jamais, bien des hommes cachent la naissance d'un enfant.

Igor toussota, mal à l'aise.

– Allons, Juliette, ne soyez pas méchante, c'est une amie, tout simplement. Si vous croyez que je pourrais être son père, vous saurez que...

Juliette éclata de rire.

– Allons, Igor, je plaisantais. Vous êtes mademoiselle ?

– Lucile Dupuis.

C'est le nom qu'avait choisi Candy.

– J'ai déjà rencontré quelques-uns de vos invités.

– Venez que je vous présente les autres

invités : Germaine Mirouac est déjà là, vous la connaissez, n'est-ce pas ? Elle est tout de suite allée passer son costume de bain pour plonger dans la piscine. À son âge, c'est probablement le seul sport qu'elle puisse pratiquer convenablement.

Igor était rendu près de la piscine autour de laquelle plusieurs invités causaient. Seule, Germaine Mirouac se baignait. Elle encourageait les autres.

– Venez me rejoindre, l'eau est délicieuse.

Vous avez peur ou quoi ?

Grégorio Virotti était assis dans une chaise longue. Une jeune fille se trouvait à ses côtés. Nicole Richard causait également avec lui.

Juste à ce moment, la petite Catherine Lussier s'avança vers Juliette.

– Tu ferais mieux de surveiller ton Grégorio, les femmes vont te le manger.

– Jalouse ?

– Moi, jalouse de lui ? Ma chère, je ne suis pas en peine. Je n'ai pas besoin d'argent pour attirer

les garçons, moi.

Igor demanda :

– Nous sommes les derniers arrivés ?

– Non, j’attends Ubald Bourgeois, mais il assiste à un spectacle ce soir. André Langlois le promoteur ne devrait pas tarder. Et je vous réserve une surprise.

Elle appela un domestique.

– Servez à boire à mes invités, dit-elle. Se tournant vers une table, elle demanda :

– Qui donc a pris mon verre ? Je l’avais laissé ici. Je me préparais à boire mon vin lorsque vous êtes apparu, mon cher Igor.

Le domestique remarqua :

– Je crois que c’est monsieur Grégorio qui a pris votre verre, sans doute par inadvertance, car vous étiez la seule à boire du vin.

Juste à ce moment, Grégorio se leva brusquement en poussant un cri et porta la main à sa poitrine.

Les femmes qui l’entouraient le virent tomber

en criant :

– Ça brûle ! Ça brûle ! J'ai mal !

La plus jeune des filles se jeta littéralement sur lui.

– On l'a empoisonné ! Grégorio a été empoisonné !

Et ce fut le brouhaha. On courait partout sur la terrasse. Catherine s'approcha de son amie Juliette.

– Tu es chanceuse, ma belle, lui entendit dire Candy. Ce verre t'était destiné. Toi-même, tu viens de dire que Grégorio s'est trompé !

IV

L'invité-surprise

Igor Lavansky avait brusquement lâché le bras de Candy et s'était précipité vers Grégorio.

– Écartez-vous... laissez-le respirer. Germaine Mirouac était sortie rapidement de la piscine. Elle se fraya un chemin jusqu'au jeune homme.

– Grégorio, mon petit, qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

Igor la repoussa assez brusquement.

– Laissez-moi faire. J'ai suivi des cours de premiers soins. Dans mon métier, c'est indispensable.

Il ordonna au domestique :

– Du lait, allez me chercher du lait...

Comme l'homme s'éloignait, Candy ajouta :

– Si vous avez de la moutarde en poudre, emportez-en.

Igor la regarda.

– De la moutarde ?

– Oui, un excellent vomitif, dit Candy.

Grégorio n'était pas inconscient, mais il se plaignait. Nicole Richard déclara :

– Heureusement qu'il n'est pas comme vous, Juliette. Vous videz toujours vos verres d'un trait, lui, il n'a pris qu'une gorgée de vin.

Le domestique revint avec un grand pot contenant du lait et une jarre avec de la moutarde en poudre.

– La moutarde d'abord, éloignez-vous, fit Candy. Le spectacle ne sera pas joli.

Le domestique courut à l'intérieur et revint avec un plat creux.

– Soutenez-le, maître, ordonna Candy.

Elle mélangea de la moutarde et de l'eau et versa le mélange dans un verre. Le domestique l'aida. On força Grégorio à ouvrir la bouche et à

avalant quelques gorgées de l'infect liquide.

Presque immédiatement, il eut des nausées. Le domestique eut tout juste le temps d'approcher le plat. Tous les invités se tenaient loin. Seuls Igor, le domestique et Candy se trouvaient près du jeune homme.

Lorsqu'il releva la tête, il avait de la difficulté à respirer.

– Tenez, buvez du lait, ordonna Igor, buvez-en le plus possible. Ça va neutraliser le poison.

Juste à ce moment, une jeune fille poussa un cri.

Tous se retournèrent. La jeune fille, très jolie, n'avait sûrement pas vingt ans. Brigitte Cadieux, aux yeux de tous, avait paru follement amoureuse de Grégorio. Elle ne le quittait pas d'une minute.

– Qu'est-ce que vous avez à crier comme ça ? lui demanda le peintre Bertrand Richard.

– Le verre... le verre dans lequel Grégorio a bu est disparu !

Voyant que le malade allait beaucoup mieux, Candy se dirigea vers la table de métal placée

près de la chaise longue.

– Le verre était là ? demanda-t-elle.

– Oui, il en a pris une gorgée, fit la jeune Brigitte, il l’a déposé, puis il s’est mis à hurler.

Igor, d’une voix forte, rassura tous ceux qui se trouvaient là.

– Il est sauvé. Il n’en mourra pas. Mais s’il avait fallu qu’il vide tout son verre...

La vieille madame Mirouac déclara alors :

– C’est peut-être du poison à rats que l’on a mis dans son verre.

Juliette, intriguée, demanda :

– Pourquoi dites-vous ça ?

– Tantôt, quand nous avons visité votre cave, nous avons vu des bouteilles et votre domestique nous a expliqué qu’il s’agissait d’un poison violent, que vous vous en serviez pour tuer les bêtes.

Juliette s’écria :

– Mais vous oubliez que ce poison m’était destiné. C’est mon vin que Grégorio a bu.

La jeune Brigitte murmura :

– Je l’ai vu se lever, se diriger vers la grande table et prendre un verre plein. C’était le sien.

Juliette se tourna vers Igor et Candy :

– Mais non, demandez-leur. C’était le mien. Lorsque j’ai voulu le prendre, il était disparu.

On venait de sonner à la grande porte et le domestique alla ouvrir. Deux hommes apparurent.

– Vous connaissez tous mon ami, le journaliste... je devrais dire l’ex-journaliste et aujourd’hui promoteur, André Langlois. Présente ton invité, André.

Le promoteur, tel un artiste qui attend que le public se taise pour commencer son numéro, regarda autour de lui et quand le silence fut complet, il déclara :

– Tous, vous savez sans doute qu’un blagueur a fait parvenir des menaces de mort à notre hôtesse Juliette Beauséjour.

Devant la réaction des invités, il était clair que quelques-uns ignoraient tout de cette fameuse

lettre.

– Ce n'est pas tout. Juliette a évité de justesse de se faire happer par une voiture et enfin, son chien a été empoisonné ; bizarre n'est-ce pas ? Mais vous connaissez mademoiselle Beauséjour. Elle veut éviter le scandale à tout prix.

– À moins que ça lui soit profitable, lança la petite Cathy.

Tous ignorèrent la remarque de l'amie intime de Juliette.

– Notre amie Juliette a donc décidé de retenir les services du plus éminent des détectives privés, Robert Dumont, dit le Manchot.

On imagine la réaction que produisirent les paroles du promoteur.

Tout le monde abandonna Grégorio qu'on avait réinstallé sur sa chaise longue et on entourra le détective privé.

La Mirouac, encore une fois, prenait la vedette.

– Monsieur Dumont, vous êtes arrivé une minute trop tard. Vous avez failli assister à un

meurtre.

– Comment ça ?

Candy avait réussi à se frayer un chemin jusqu'à son patron.

– Je suis Lucile Dupuis, j'ai beaucoup entendu parler de vous, monsieur Dumont, j'ai connu votre assistant, le grand Michel Beaulac.

– C'est vrai ?

– Il faisait partie du corps policier à ce moment-là.

C'était une façon très habile d'engager la conversation. Il parut tout à fait normal que le Manchot s'adresse à la statuesque blonde pour qu'elle lui raconte ce qui venait de se passer.

– Un incident, sans plus, murmura Candy.

Juliette Beauséjour s'écria :

– Un incident ? J'aurais pu mourir empoisonnée et vous appelez ça un incident ?

Candy, calmement, expliqua :

– Ce jeune homme a pris un verre sur la table. Il croyait que c'était le sien et il a bu une gorgée.

Il étouffait, la poitrine lui brûlait. Heureusement, on l'a fait vomir, puis il a bu beaucoup de lait.

Le Manchot demanda à Juliette :

– Vous êtes mademoiselle Beauséjour, je suppose ?

– Oui, nous nous sommes parlé au téléphone. C'est mon verre que Grégorio a pris. Moi, j'ai l'habitude de vider mon verre d'un trait. Ça, celui qui a voulu me tuer le savait. Si Grégorio avait tout bu, on n'aurait pu le sauver.

– Madame Mirouac voulait absolument voir la prothèse du Manchot.

– J'ai appris que c'était la plus perfectionnée au monde.

– Plus tard, madame, je vous la montrerai.

Le Manchot tenta de reconstituer ce qui s'était passé.

– Une chose est certaine, fit encore la Mirouac, moi, on ne peut me soupçonner. D'ailleurs, si j'avais à tuer, je n'emploierais pas du vulgaire poison à rats. Je me servais d'un revolver. Au moment où s'est déroulé l'accident,

j'étais dans la piscine. Je suis excellente nageuse, vous savez. Si j'avais été plus chanceuse, j'aurais fait les olympiques.

– De 1920, fit une voix féminine !

Madame Mirouac se retourna vivement. Juliette et Catherine se tenaient tout près l'une de l'autre. C'était sûrement l'une d'elles qui avait lancé cette cinglante réplique.

– Vous étiez dans l'eau depuis longtemps ?

– Une dizaine de minutes, répondit la vieille dame. Le domestique n'avait pas encore apporté les verres.

On sonna à la porte. Le domestique demanda au visiteur de s'identifier.

– Qui est-ce ? demanda Juliette.

– Le docteur Favreau.

– Mais qui l'a fait appeler ?

Juste à ce moment, le second domestique, plus âgé que le premier, parut :

– C'est moi, madame ; quand j'ai vu ce qui s'était passé, j'ai pensé qu'il était nécessaire de

prévenir le médecin.

Juliette tentait de maîtriser sa colère. Elle n'aimait pas que les domestiques prennent des initiatives.

– Désormais, Jacques, vous attendrez mes ordres.

– Bien, madame.

La maîtresse de maison fit alors signe au second domestique, le dénommé Rousseau envoyé par l'agence de placement.

– Allez ouvrir.

Le docteur était un homme âgé. Juliette lui expliqua que, par inadvertance, Grégorio avait bu un liquide contenant du poison à rats.

– Une erreur ridicule. Il n'aurait jamais dû se tromper. J'avais prévenu mes domestiques de tout nettoyer.

Le Manchot comprit tout de suite que le docteur n'avalait pas facilement la version de l'incident. On ne met jamais du poison à rats dans un verre. Le médecin demanda à ce qu'on conduise Grégorio à sa chambre. La jeune

Brigitte voulut l'accompagner mais Juliette s'y opposa.

– Je m'occupe de lui avec le médecin. Restez ici, je vous en supplie, mademoiselle. Votre Grégorio ne s'envolera pas.

Soutenu par le médecin et Rousseau le domestique, Grégorio entra dans l'immense maison. Juliette suivait. Aussitôt, un jeune homme s'approcha de la jolie Brigitte pour lui parler cherchant probablement à la rassurer.

– Qui est ce jeune homme ? demanda le Manchot.

– Je l'ignore, répondit Langlois.

Candy avait entendu la question.

– C'est Maurice Authier, le jeune peintre que madame Beauséjour compte « lancer » dès cette fin de semaine.

Puis, à voix plus basse, elle ajouta :

– C'est madame Mirouac qui a parlé du poison à rats. Elle sait où il se trouve. Plusieurs ont visité les caves.

Le détective se tourna vers Germaine Mirouac. Les cheveux mouillés, le maquillage défait, elle n'était pas belle à voir.

Cependant, pour une femme qui dépassait la soixantaine, elle avait su conserver une taille de jeune fille et ses seins étaient très fermes, sans doute grâce à des opérations de chirurgie esthétique.

– Vous pourriez, madame, me montrer l'endroit où vous avez vu le poison à rats ?

– Mais certainement. Je vais cependant vous demander une faveur. Je vais enlever ce costume de bain, c'est un peu frisquet, je reviens tout de suite.

Igor Lavansky était allé retrouver Candy et cette dernière en profita pour le présenter au Manchot.

Le maître de ballet demanda, un peu surpris :

– Vous semblez bien vous connaître, tous les deux ?

– C'est normal, répliqua aussitôt Candy, monsieur Dumont est la première personnalité

que j'ai interviewée quand j'ai débuté comme journaliste. Si seulement je pouvais obtenir un emploi régulier dans un journal, j'abandonnerais mon travail de caissière.

Le Manchot salua le maître de ballet et se dirigea vers la jeune Brigitte Cadieux.

– J'aimerais vous dire deux mots en particulier, mademoiselle.

Aussitôt, Maurice Authier s'interposa :

– Vous voyez bien que mademoiselle est dans tous ses états. Ce n'est guère le temps de l'ennuyer.

Mais la jeune fille se leva.

– Laissez, monsieur Maurice, je suis prête à répondre à toutes les questions.

Le Manchot et la jeune fille se retirèrent dans le jardin, loin de la piscine. Ils étaient certains de ne pas être dérangés.

– Je suis Robert Dumont et...

– Je sais, j'ai entendu tantôt quand on vous a présenté.

– Vous étiez avec monsieur Grégorio quand il a bu ?

– Oui.

– Pouvez-vous me dire quand on lui a apporté son verre ?

La jeune fille réfléchit :

– Le domestique est passé avec un grand cabaret. Il y avait plusieurs verres. J'en ai pris un, madame Richard aussi, mais Grégorio a dit au domestique : « Posez le mien sur la table, je le prendrai tantôt. » Alors, le domestique a voulu savoir ce qu'il désirait. « N'importe quoi. Je n'ai pas de préférence, j'aime toutes les boissons... comme j'aime toutes les femmes d'ailleurs », et plus tard, il est allé chercher le verre qu'il croyait être le sien.

Brigitte avait terminé sa phrase, un tremblement dans la voix.

– Je ne veux pas être indiscret, mais il me faut connaître toute la vérité, mademoiselle. Vous aimez Grégorio Virotti ?

La jeune fille baissa les yeux, elle hésitait.

Enfin, elle murmura d'une voix à peine perceptible :

– Je ne vois pas pour quelles raisons vous me posez cette question, monsieur.

– Vous oubliez qu'on a tenté d'assassiner votre ami.

Elle s'écria :

– Mais c'est pas lui qu'on a voulu empoisonner.

– Ce n'est pas prouvé. J'admets qu'il a pu prendre, par inadvertance, le verre destiné à mademoiselle Beauséjour, mais possible que le poison ait été versé dans le sien. Alors, vous refusez encore de répondre à ma question ?

La jeune fille n'avait pas levé les yeux. Soudain, ses épaules furent secouées d'un léger tremblement. Elle pleurait.

– Je l'aimais, admit-elle en sanglotant, mais maintenant, je le déteste. Si j'avais su... je ne le connaissais pas...

Elle cherchait à se calmer, s'arrêtait de parler durant quelques secondes puis, continuait.

– J’ai cru toutes ses belles paroles... j’ai... enfin, c’était la première fois... je n’ai pu lui résister... pourtant, je voulais... pas avant le mariage et...

Elle n’en pouvait plus. Le Manchot la laissa pleurer puis, quand elle sembla avoir repris son calme, il demanda d’une voix très douce.

– C’est ici que vous avez appris à le connaître réellement ?

– Ce sont les autres... les phrases qu’elles ont lancées... la vieille dame a été sa maîtresse, mademoiselle Beauséjour également mais ça semble fini, il lui répond assez durement. Possible aussi qu’il y ait eu quelque chose entre madame Richard et lui... je n’ai été pour lui qu’une passade. Pourtant, il m’avait promis... il m’avait même parlé de mariage. Il m’a trompée, il m’a souillée, je ne lui pardonnerai jamais.

Puis, brusquement, elle lança :

– Si j’avais pu, je l’aurais empoisonné, oui, je l’aurais fait. Mais ce n’est pas moi.

Maurice Authier les avait suivis de loin.

Voyant la jeune Brigitte complètement effondrée, il décida d'intervenir.

– Monsieur Dumont, vous abusez réellement de la situation. Je vous prierais de laisser cette jeune personne en paix.

– J'ai terminé. Vous connaissez bien mademoiselle Cadieux ?

– Non, je l'ai rencontrée ce soir. Très vite, j'ai remarqué son désarroi. On lui faisait continuellement des remarques désobligeantes. Alors, j'ai décidé de m'occuper d'elle.

Le Manchot ajouta :

– Et maintenant que Grégorio est éliminé temporairement, vous avez beau jeu.

Le jeune artiste sursauta :

– Laissez-vous entendre que ce serait moi qui....

Il fut interrompu brusquement par la voix de Germaine Mirouac.

– Enfin, vous voilà, je vous cherchais partout, monsieur le Manchot.

On aurait pu difficilement reconnaître la vieille dame qui nageait dans la piscine quelques minutes plus tôt. Elle portait une robe qui lui seyait à merveille, soulignant sa taille fine. Ses cheveux étaient si bien coiffés que le détective pensa qu'elle portait une perruque. Enfin, un savant maquillage avait fait disparaître les quelques rides qui marquaient son visage malgré les opérations qui lui avaient remonté la figure. On lui aurait donné quarante ans, pas beaucoup plus.

– Si vous voulez visiter le sous-sol, vous n'avez qu'à me suivre.

Juste à ce moment, Candy parut en compagnie d'Igor Lavansky.

– Nous serions intéressés à voir ça, nous aussi, dit-elle.

– Vous n'avez qu'à nous accompagner, répliqua Germaine.

La jeune Brigitte retourna rejoindre les autres invités, immédiatement suivie de Maurice Authier.

« Ce jeune peintre semble la trouver sympathique. Tant mieux pour elle, ça lui permettra peut-être d'oublier son aventure malheureuse avec ce Grégorio. »

Précédé par Germaine Mirouac, le groupe se dirigea vers une porte située à droite du grand escalier.

– J'ai demandé à Jacques, le domestique, de nous ouvrir, spécifia la vieille dame.

Ils attendirent quelques secondes seulement. La porte s'ouvrit et tout de suite, le domestique s'excusa :

– Vous connaissez le sous-sol, madame. Je n'ai pas à vous guider. Nous avons énormément de travail en haut. Les chambres ne sont pas encore toutes prêtes.

– Allez, mon garçon. Je mettrai le loquet et sortirai en passant par l'intérieur, spécifia la vieille dame.

Le sous-sol ressemblait beaucoup plus à un musée qu'à une cave. Il y avait des tableaux, des meubles antiques, de nombreuses grandes photos.

– Juliette possède tellement de choses qu'elle ne peut tout mettre dans sa maison. Elle veut transformer le sous-sol en salle d'exposition. Venez par ici.

Ils franchirent une porte et se trouvèrent dans la seconde partie de l'immense sous-sol, où étaient rangées une quantité extraordinaire de bouteilles : vins blancs, vins rouges, boissons alcooliques : il y en avait pour tous les goûts. Il faisait beaucoup plus froid dans cette partie du sous-sol.

– Tenez, c'est ici.

Sur une tablette, dans un coin, on pouvait voir de nombreuses boîtes de bouteilles contenant des produits de nettoyage.

– Ah ça ! s'exclama Germaine.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– La bouteille, contenant le poison à rats, était là sur le devant. Elle n'y est plus. Quelqu'un l'a prise. Vous voyez, je ne m'étais pas trompée. C'est bien ce poison qu'on a versé dans le verre

de Juliette. Quant à la bouteille, on a sûrement dû la faire disparaître.

V

Le Manchot handicapé

Germaine Mirouac allait se précipiter vers l'escalier menant à l'étage supérieur lorsque le Manchot l'arrêta :

– Un instant, madame. Tout d'abord, je ne veux pas que l'on sache que nous avons constaté la disparition du poison. Ensuite, j'ai quelques questions à vous poser.

Igor fit mine de s'éloigner. Candy aurait été obligée de le suivre mais les renseignements que pouvait obtenir le Manchot avaient leur importance.

– Vous pouvez rester, fit rapidement le détective, ça ne me dérange pas du tout. Je veux savoir qui était avec vous, madame Mirouac, lorsque vous avez visité le sous-sol.

– Qui ? Mais tout le monde.

Igor aussitôt protesta :

– Vous faites erreur, mademoiselle Dupuis et moi n’étions pas encore arrivés.

– C’est vrai, vous deux, vous n’étiez pas là.

Le Manchot reprit :

– Puisque c’est Jacques qui vous a servi de guide, je suppose que mademoiselle Beauséjour ne faisait pas partie du groupe.

– Vous avez raison.

– Alors, dites-moi les noms de ceux qui vous accompagnaient.

– Il y avait Grégorio avec sa jeune amie, Brigitte. Évidemment, Nicole Richard les suivait...

– Pourquoi dites-vous, évidemment...

– Parce qu’elle voudrait se faire aimer de Grégorio. Nicole est persuadée que son mari l’a trompée.

– Avec qui ?

– Avec Juliette, évidemment, rares sont les hommes et même les femmes qui repoussent ses avances. Elle a de l’argent et alors...

– Pourtant, on m’a dit qu’elle était beaucoup moins riche qu’on ne le croyait.

– Je l’ignore, mais je puis vous assurer qu’elle a toujours beaucoup d’argent à dépenser.

Puis, continuant son énumération, elle ajouta :

– Il y avait aussi Cathy... Catherine Lussier.

– Et le jeune artiste que mademoiselle Beau-séjour doit lancer en fin de semaine ?

– Non, il n’était pas avec nous.

Juliette voulait lui parler.

– Donc, vous n’étiez que cinq ?

– Les Richard, Grégorio et son amie, Cathy et moi, avec le domestique, ça fait sept personnes.

Candy, tout comme son patron, avait pris des notes dans un petit calepin. Madame Mirouac lui demanda :

– Jouez-vous au détective, vous aussi ?

– Vous oubliez que je suis journaliste à mes heures, madame et je pourrai préparer un bon article sur cette affaire. D’autant plus que ce sera inédit.

Déjà, sur sa liste de noms, le Manchot en avait rayé trois, soit Grégorio, le domestique et madame Mirouac qui était sûrement dans la piscine alors qu’on avait versé le poison dans le verre du don Juan.

– Il ne reste donc que quatre suspects, murmura-t-il.

Candy le regarda. Elle aurait bien voulu poser quelques questions mais elle ne voulait pas éveiller l’attention des autres.

– Retournons sur la terrasse, dit madame Mirouac. Il se fait tard et plusieurs des invités vont se retirer. Toutes les chambres n’ont pas encore été attribuées. Juliette doit nous chercher partout.

Tout de suite, le Manchot remarqua un autre invité qui n’était pas là lorsqu’il avait quitté la terrasse. L’inconnu causait avec le promoteur

André Langlois.

– Oh, Robert, venez ici, fit l'ex-journaliste en apercevant le Manchot.

Le détective s'excusa auprès de madame Mirouac, Candy et Igor et s'avança vers le duo.

– Je vous présente Ubald Bourgeois, critique.

L'homme qui pouvait avoir cinquante ans, était presque chauve, avait le regard fuyant et un sourire hypocrite. Il tendit la main au détective.

– Heureux de faire votre connaissance, Manchot. J'ai beaucoup entendu parler de vous.

– Moi aussi. Du moins, je lis souvent vos critiques : parfois, je vous trouve plutôt sévère, même impitoyable.

– Parce que je suis juste, monsieur Dumont ? Pourquoi laisser certains artistes vivre dans l'illusion ? Le talent, vous savez, ça peut se cultiver, mais bon Dieu, il faut quand même en avoir un peu. Tenez vous, par exemple, vous réussissez comme détective privé, parce que vous connaissez votre métier. Combien de parasites ont pensé pouvoir réussir comme détectives

privés ? Suivre des gens, prendre des photos, se disait-on, c'est facile. Eh bien, aucun d'eux n'a réussi. C'est la même chose chez les artistes. Mon devoir, à moi, c'est de les mettre face au miroir de la vérité.

Puis, se tournant vers Langlois, il demanda :

– Où est Juliette ?...

– À l'intérieur. Grégorio a été malade, mais ça va mieux, maintenant. Je crois qu'elle est occupée avec ses domestiques.

Juliette Beauséjour parut. Elle s'était changée. Elle portait un pyjama de style chinois, passablement transparent. C'était sûrement pour impressionner ses invités qu'elle avait revêtu ce vêtement de nuit.

– Ah, Ubald, tu es là ? Comment vas-tu, mon cher ? Tu as passé une agréable soirée, j'espère ?

– Non, très mauvaise, répliqua rudement le critique.

Juliette n'avait même pas écouté sa réponse.

– J'ai attribué les chambres. Écoutez bien. Certains d'entre vous savent déjà où ils vont

passer la nuit, d'autres ne le savent pas encore. Vous serez tous logés dans les tours. Dans la tour de droite, mon amie Cathy et madame Mirouac occuperont les chambres du premier étage. On ne fait pas monter inutilement les escaliers à une dame comme Germaine.

– Sache que jamais je ne prends l'ascenseur, répliqua la Mirouac.

– Non, je vous ai rencontrée dans les grands magasins, toujours dans les escaliers mobiles ! rétorqua Cathy.

Et tout le monde se mit à rire.

– Mademoiselle Dupuis, vous occuperez la première chambre du second étage, toujours dans la tour de droite et toi, André, la seconde. Quant au troisième étage, j'ai donné les chambres à deux hommes en pleine forme. Notre détective national, monsieur Dumont, et le jeune peintre, Maurice Authier.

Puis, elle montra la tour de gauche.

– Grégorio a sa chambre, je vous ai donné la vôtre, mademoiselle Brigitte. Bertrand et sa

femme coucheront au troisième étage, tout comme vous, mon cher Ubald. Quant à Igor, je vous ai réservé la seconde chambre au premier étage. La première sera occupée par monsieur Rousseau, le domestique envoyé par l'agence.

Germaine Mirouac se leva aussitôt.

– Eh bien !, moi, je monte, mes enfants. Je veux être en forme pour demain. Vous savez que je suis une excellente écuyère ? demanda-t-elle à Igor.

Ce dernier ne répondit pas et la vieille femme se dirigea vers la maison. Le jeune Authier causait à voix basse avec Brigitte. Il n'aimait pas qu'on l'ait logé si loin d'elle.

Igor s'avança vers Juliette :

– Vous manquez de logique, ma chère amie. Je suis arrivé avec mademoiselle Dupuis, il aurait été normal que...

– Voyons, Igor, vous aimez les cancans ? Cathy et la Mirouac n'auraient pas manqué la chance d'en faire ! Vous n'êtes pas infirme à ce que je sache. Rien ne vous empêche de vous

rendre de votre chambre à une autre si toutefois votre amie le désire.

Bertrand Richard voulait se retirer. Nicole lui glissa à l'oreille :

– Monte, je te rejoins dans deux minutes. J'ai un mot à dire au détective Dumont.

– Est-ce si important ?

– Très important.

– Ne vas donc pas ennuyer ce policier. Il est ici pour mener une enquête. Qu'est-ce que tu as à lui raconter ?

– C'est à lui que je veux parler, pas à toi. Je ne veux pas que ça s'ébruite. Monte et je te rejoins.

Elle s'éloigna de son mari pour se diriger vers le Manchot. Igor causait avec Candy.

– J'irai vous trouver, tantôt, à votre chambre. Ne fermez pas votre porte à clef. J'aimerais que vous exécutiez quelques pas de danse pour moi, je suis persuadé que vous êtes remplie de talent.

La jolie blonde tenta de maîtriser les ardeurs du maître de ballet.

– Maître, il faut être raisonnable, nous aurons toute la fin de semaine à nous. Demain, par exemple, pendant que les autres feront de l'équitation, nous pourrons nous retirer à l'écart. J'adore les hommes qui savent se montrer patients... raisonnables.

Igor était déçu mais il s'efforça de sourire.

– Vous êtes charmante. De toute façon, moi, je ne verrouille jamais la porte de ma chambre. Si vous ne pouvez dormir, venez me retrouver, nous discuterons.

– C'est promis, maître.

Nicole avait fait comprendre au Manchot qu'elle voulait lui parler, seul à seul. Langlois et Ubald Bourgeois décidèrent donc de se retirer. Il n'y avait plus, sur la terrasse, que Catherine qui causait à voix basse avec Juliette. Toutes les deux se dirigèrent vers la grande maison, même si Catherine devait coucher dans une des deux tours.

Nicole avait remarqué le manège des deux femmes.

– Évidemment, quand Juliette n'a plus d'homme, elle s'intéresse aux femmes.

– Jalouse ? demanda le Manchot.

– Ne soyez pas ridicule, monsieur Dumont, je suis une femme normale, moi. On vous dira sans doute que j'ai trompé mon mari et c'est vrai ; il le méritait. Lui, il perd la tête devant tous les jupons. Depuis qu'Igor est arrivé avec cette blonde qui a l'air d'une poupée sortie d'un bordel de luxe, il n'a d'yeux que pour elle.

– Avouez qu'elle est très aguichante. Mais c'est pour me parler d'elle que vous vouliez me voir ?

– Non.

Elle regarda autour d'elle. Ils étaient presque seuls autour de la piscine. Rousseau, ramassait les verres et les bouteilles.

– On vous a menti, tantôt, murmura-t-elle.

– Quand ça ?

– Au sujet de ce qui est arrivé à Grégorio : on vous a dit qu'il s'était levé, avait pris un verre sur la table et qu'il s'était trompé...

– C’est faux ?

– Oui, j’étais là, près de lui. Brigitte était d’un côté, moi de l’autre. Grégorio s’est tourné vers Brigitte et il a dit « J’ai soif, apporte-moi mon verre ». Comme un petit chien battu, la jeune fille s’est levée et c’est elle qui a apporté à Grégorio le verre contenant le poison. Il n’a même pas regardé ce que le verre contenait. Il a bu une gorgée et vous savez le reste.

Intéressé par cette révélation, le Manchot voulut connaître le fond de la pensée de Nicole.

– Vous croyez cette jeune fille capable d’empoisonner Grégorio ?

– Tout est possible. Si je me mets à sa place, avec mon caractère, j’aurais pu le faire.

Comme le Manchot l’écoutait attentivement, Nicole se lança dans un assez long récit :

– Grégorio a rencontré une jeune fille pure, une enfant qui se conduit fort bien, pas une écervelée. Elle a accepté de travailler comme modèle parce qu’on la paie bien mais je sais qu’elle a même refusé de poser nue. Grégorio

tout de suite s'est intéressé à cette fille. Si vous saviez comme il sait s'y prendre avec les femmes ! Une chose est certaine, elle a cru en lui, il lui aurait parlé de mariage et elle a fait la bêtise de l'écouter, de devenir sa maîtresse. Mais en arrivant ici, elle a vite compris quel homme il était. Tout d'abord ce fut la Mirouac qui, en minaudant, lui a dit : « Quand tu auras besoin d'argent, mon cher Grégorio, je serai toujours là, tu sais. Quand un homme me plaît, moi, je suis prête à payer. » Puis, ce fut la Cathy qui, s'adressant à Brigitte, demanda : « Vous êtes la remplaçante de Juliette ? J'espère que ça durera quelques semaines. »

Le Manchot demanda brusquement :

– Vous avez été la maîtresse de Grégorio ?

– Oui... et non. Je n'aime pas cet homme. Mais un soir, je suis allée à son appartement. Je voulais rendre mon mari jaloux. Il l'a su, j'en suis certaine, mais il n'en a rien dit. Quant à Grégorio, il ne m'a pas plus impressionnée qu'un autre. Des belles paroles, j'en ai déjà entendu et comme homme, j'en ai connu de mieux que lui. Moi, le

raffinement, ce n'est pas mon fort. J'aime les hommes durs, sans pitié, comme mon mari. Parfois, Bertrand se fâche, la dispute éclate et il me frappe. Eh bien ! c'est après une querelle que nous avons les séances amoureuses les plus passionnées.

Elle regardait la main gauche du Manchot depuis quelques instants.

– C'est vrai que vous avez beaucoup de force dans cette main ?

– On le dit.

– Ce doit être merveilleux de la sentir sur notre corps. Vous êtes le genre d'homme pour qui je perdrais la tête.

Le Manchot ne voulait pas du tout devenir le centre d'une querelle entre un mari et sa femme, souffrant tous deux de jalousie.

Cependant, il répondit en souriant :

– Je suis ici pour mener une enquête, madame. Et j'ai pour principe de ne jamais mêler plaisir et travail. Mais j'avoue que je vous trouve ravissante et que si j'étais ici en vacances,

comme les autres...

Nicole lui serra la main droite, appliquant une forte pression sur les doigts.

– Votre enquête se terminera un jour ou l'autre, n'est-ce pas ?

Et elle s'éloigna en balançant les hanches d'une façon exagérée.

Le Manchot demeura songeur. Il se rappelait les paroles de la jeune Brigitte Cadieux.

– Si j'avais pu, je l'aurais empoisonné, oui, je l'aurais fait..

Or Brigitte était une de celles qui avait eu la possibilité « d'utiliser » la fameuse bouteille de poison. De plus, elle avait menti en affirmant que Grégorio lui-même avait pris le verre sur la table. C'était elle, selon Nicole Richard, qui le lui avait apporté. À ce moment, il y avait beaucoup de va-et-vient autour de la piscine. Sortir la bouteille de son sac, verser le poison dans le verre, c'était un jeu d'enfant.

« Mais ce n'est pas elle, songea le détective. Non, cette fille me fait penser à un ange... et un

ange ne commet pas un tel crime. »

En s'éloignant, cependant, il songea :

« Lucifer, avant de devenir diable, était un ange, comme les autres. »

*

Le Manchot n'avait pas sommeil. Il avait allumé la lampe de chevet et avait sorti un livre de sa valise ; toutefois il était incapable de s'absorber dans sa lecture.

« C'est Juliette Beauséjour qu'on veut tuer et pourtant, c'est Grégorio qui écope. Curieux... et puis, selon Brigitte, Grégorio se montre dur avec son ex-maîtresse ; pourquoi ? Je suis certain que c'est elle qui le fait vivre depuis qu'il a laissé tomber Germaine Mirouac. Pourquoi ce changement d'attitude ? Et cet Ubald Bourgeois, quel homme curieux ! Il déteste tout le monde... à l'exception de Juliette. Avec elle, il se montre correct. »

Soudain, il entendit un bruit venant d'assez

loin. On aurait dit que quelqu'un avait buté dans une table ou quelque chose du genre. Qui donc se promenait à cette heure du soir ?

Il sortit de sa chambre à pas de loup, sans faire aucun bruit. Il tourna à gauche dans le corridor qui passait au-dessus de l'immense salon pour rejoindre l'autre tour. Il n'y avait personne sur cette passerelle-balcon.

Par contre, dans le salon, il aperçut deux hommes et reconnut immédiatement les domestiques qui semblaient se quereller.

Jacques Beaulieu reprochait à Rousseau d'avoir renverser un cabaret et d'avoir brisé des verres.

– Ces verres de cristal valent très cher, si mademoiselle s'en rend compte...

– Elle n'a qu'à s'adresser à l'agence et faire une réclamation, dit l'autre domestique, fort indépendant. Je suis seul pour servir tout ce monde. Si j'avais su que les invités étaient si nombreux, jamais je n'aurais accepté de venir. Vous et votre femme êtes toujours pris à la

cuisine et moi, je dois être à la disposition de cette bande de snobs insupportables.

Les deux hommes retournèrent à la cuisine et tout redevint silencieux. Bientôt, les lumières du salon s'éteignirent une à une. Il faisait maintenant très noir sur la passerelle qui servait de corridor.

Mais le Manchot n'avait qu'à s'avancer, en gardant sa main sur la rampe.

Au bout du corridor, il tourna à droite : maintenant, il pouvait distinguer les portes ; la sienne était demeurée entrouverte et la lampe de chevet, restée allumée, éclairait vaguement le corridor.

Il se glissa donc dans sa chambre, sans encombre et poussa le loquet, fermant ainsi solidement sa porte.

« Il est temps que je dorme ! »

Comme il en avait l'habitude, il enleva sa prothèse qu'il plaça sur le bureau. Le Manchot ne gardait jamais sa main artificielle pour dormir.

Il éteignit. Le sommeil venait difficilement. Nerveusement, il se retourna à plusieurs reprises.

Il faisait chaud, l'air était d'une humidité écrasante.

Soudain, il s'éveilla en sursaut. Depuis combien de temps dormait-il ? Il ne pouvait le dire.

Ses yeux mirent quelques secondes à s'habituer à la pénombre. Le bruit était venu de la porte, il en était certain.

Il se leva, prit une lampe de poche miniature qu'il gardait toujours à portée de la main et qu'il avait placée sur la table de chevet à la droite du lit.

Le détective s'avança et soudain, avec stupeur, il constata que le verrou avait été tiré.

– Mais voyons, c'est impossible. Je l'ai poussé moi-même tantôt.

Il ouvrit la porte, jeta un coup d'œil dans le corridor. Tout était silencieux. Chacun semblait dormir.

Le Manchot referma lentement la porte. Il n'y avait qu'une explication possible. « Quelqu'un est entré dans la pièce quand je suis sorti pour

constater ce qui se passait dans le grand salon. Je suis retourné à ma chambre et cette personne n'a pas eu le temps de s'esquiver. Elle a dû se cacher, probablement dans la garde-robe car j'aurais pu me rendre dans la salle de bain. L'intrus a attendu que je sois bien endormi pour repartir. »

Une chose le rassurait. L'inconnu qui s'était glissé dans sa chambre ne lui voulait aucun mal. On aurait pu facilement l'assassiner dans son sommeil. Il avait été, durant de longues minutes, à la merci du mystérieux visiteur ! « Peut-être a-t-on voulu me voler ! » Il décida d'allumer et de vérifier si la pièce avait été fouillée. Il jeta un coup d'œil sur le bureau et constata avec stupeur, que sa prothèse était disparue !

« Oh non, c'est pas possible ! » Le Manchot ne pouvait se passer de son membre artificiel. Non seulement cette main lui était indispensable, mais sa prothèse renfermait quelques gadgets dont une petite arme à feu, un appareil émetteur, lui permettant de communiquer avec Candy qui avait, dans une de ses boucles d'oreilles, l'appareil récepteur.

Sa prothèse était pour lui une arme aussi défensive qu'offensive.

« Mais pourquoi voler ma prothèse ? Je ne comprends absolument pas. »

Le détective cherchait à se souvenir : personne ne pouvait s'intéresser aux membres artificiels : il n'y avait dans le groupe, ni savant, ni médecin mais seulement des artistes, des modèles, des danseurs, des snobs et des parvenus.

Le Manchot n'allait pas réveiller toute la maison afin qu'on se lance à la recherche de sa prothèse. « Si seulement je pouvais rejoindre Michel ! J'ai une autre prothèse, moins perfectionnée, je pourrais aller la chercher et... »

Sa décision était prise. Sa voiture était stationnée hors du jardin, derrière les écuries.

« Même si je reste ici, je ne pourrai jamais dormir. Si je me rends à Montréal, dans moins de deux heures, soit avant que le jour se lève, je serai de retour. »

Il s'habilla en vitesse, passa sa chemise et attacha sa manche juste au-dessus du coude, geste

qu'il n'avait pas fait depuis plusieurs mois. Il put sortir sans bruit.

La porte donnant sur la tour, à droite de la grande maison, était fermée de l'intérieur par une serrure et un loquet.

Lentement, le Manchot fit jouer le loquet, tourna la clé dans la serrure et ouvrit la porte. Il glissa un morceau de bois dans l'embrasure afin que la lourde porte ne se referme pas derrière lui.

« Heureusement, il n'y a pas de vent. Personne ne s'apercevra de mon absence. Tout ce que je souhaite, c'est qu'aucun des domestiques ne vienne jeter un œil dans la tour ».

Il arriva à sa voiture, mit le moteur en marche mais n'alluma pas les phares. La lune brillait suffisamment pour éclairer la route. Lorsqu'il fut à un demi-kilomètre de la maison, il alluma les phares et s'élança sur la route.

Le détective ne craignait pas de brûler les kilomètres à une vitesse folle. Il lui arrivait souvent de se faire arrêter au volant de sa décapotable, mais les policiers le connaissaient et

rarement lui « collait-on » une contravention.

Il s'engagea sur l'autoroute et dès le premier poste de péage, demanda à l'employé de communiquer avec la police qui patrouillait cette grande artère.

« Je suis le détective Robert Dumont, il faut que j'aille à Montréal et que je revienne en vitesse. Je vais être prudent, mais prévenez quand même les autorités afin qu'on ne m'arrête pas pour excès de vitesse. »

À mi-chemin entre le poste de Sainte-Thérèse et celui de Saint-Jérôme, une voiture-patrouille obligea le Manchot à se ranger le long de la chaussée. Mais les policiers avaient reconnu sa voiture.

– Il n'y a pratiquement pas de circulation, cette nuit, monsieur Dumont. Nous allons vous aider, suivez-nous.

Soudain, un des policiers se rendit compte que Dumont n'avait qu'une main.

– Justement, dit le détective ; il m'est arrivé un accident et il me faut ma seconde prothèse. Je ne

devrais même pas conduire mon automobile d'une seule main.

Au poste de péage de Sainte-Thérèse, la voiture-patrouille, qui filait à toute vitesse en faisant hurler sa sirène, lança des signaux et obligea le Manchot à ranger sa voiture sur le terrain réservé aux policiers de faction.

– Montez avec nous, dit un des deux policiers de la route. Comme ça, vous ne risquerez aucun ennui.

C'est en un temps record que la voiture arriva dans la métropole. Le Manchot monta rapidement à son appartement, prit sa seconde prothèse qu'il fixa en vitesse et alla retrouver les policiers.

– Je vous remercie, vous ne savez pas quel service vous me rendez, messieurs !

Mais en lui-même, il songeait :

« J'aimerais voir la tête de celle ou celui qui a volé ma prothèse quand il m'apercevra demain matin. Il ne comprendra plus rien. »

À Sainte-Thérèse, Robert Dumont put reprendre sa propre voiture.

– Nous vous avons permis de gagner beaucoup de temps, monsieur Dumont, alors pour le reste du trajet, n’allez pas trop vite, voulez-vous ?

– Messieurs, encore, une fois, je vous remercie de votre gentillesse.

Trente minutes plus tard, le détective arrivait au domaine de Juliette Beauséjour. Il éteignit ses phares et prudemment, regagna exactement la place qu’il avait abandonnée une couple d’heures plus tôt, dans le terrain de stationnement.

Il traversa le jardin, arriva à la porte de la tour et poussa un soupir de soulagement en la trouvant ouverte.

« Malgré tout, je suis chanceux. »

Il tourna la serrure, poussa le loquet et quelques instants plus tard, il entra dans sa chambre sans avoir attiré l’attention.

Il souleva sa prothèse et cette fois, il la glissa sous l’oreiller à sa gauche.

« On ne viendra sûrement pas soulever mes oreillers pour me la voler, celle-là. »

Très fatigué, il ne tarda pas à sombrer dans un

profond sommeil.

Le jour commençait à poindre au travers des persiennes lorsqu'un véritable cri de mort retentit.

Le Manchet sursauta, se dressant sur son séant.

C'était une voix de femme... une femme qu'on tentait de tuer, sans aucun doute !

Il fixa sa prothèse en vitesse, enfila ses pantalons et pieds nus, il sortit dans le corridor.

Les autres visiteurs étaient également éveillés.

– Ça vient d'en bas, de la maison...

Deux femmes seulement passaient la nuit dans cette maison : l'épouse du domestique et Juliette Beauséjour.

VI

La vieille dame curieuse

Le Manchot fut un des premiers à descendre dans le grand salon, suivi de Candy puis d'André Langlois. Le critique Ubald Bourgeois ne tarda pas à accourir, puis ce furent Igor Lavansky, la jolie Brigitte, Grégorio qui semblait assez bien remis de son « accident » et le couple Richard. Le jeune peintre Authier, Germaine Mirouac et Catherine Lussier semblaient encore dormir.

Jacques Beaulieu, le domestique de la maison, cria :

– Ça vient de la chambre de mademoiselle !

Le Manchot aussitôt ordonna d'une voix forte :

– Ne bougez pas d'ici : je vais accompagner le domestique.

Et il fit un signe à Candy, lui demandant de surveiller tout le monde. La jolie blonde, en long déshabillé bleu pâle, alla se placer devant la porte qui séparait l'immense salon des autres pièces de la maison.

– C'est par ici, dit Jacques en tournant dans un corridor presque aussi large qu'une rue de la métropole.

Les deux hommes aperçurent alors Juliette Beauséjour, debout sur le seuil de sa chambre. Elle portait un baby doll qui ne cachait presque rien de sa nudité, étant d'une transparence extraordinaire. Les cheveux décoiffés, pâle comme la mort, elle tenait un couteau à la main. La bouche crispée, elle aurait voulu continuer à crier mais elle était devenue muette de stupeur.

– Laissez-moi faire, dit brusquement le Manchot.

Il la saisit par le poignet et la poussa dans la chambre, une chambre immense avec un lit rond, au centre de la pièce. Le plafond et la plupart des murs, étaient recouverts de grands miroirs. Le détective la força à s'asseoir sur le lit et aussitôt,

Juliette protesta :

– Non, non, laissez-moi, cria-t-elle. Je ne coucherai jamais plus ici. On veut me tuer !

Elle recommença à crier. Le Manchot n’hésita pas : il la gifla durement à deux reprises. Elle regarda le Manchot d’un air hagard, laissa tomber le couteau sur le tapis, éclata en sanglots et cherchant un point d’appui, elle se jeta simplement dans les bras du Manchot.

Il la laissa pleurer durant plusieurs secondes. Elle se collait contre lui et lorsqu’elle se calma, loin de se dégager, elle frotta outrageusement son corps sur celui du Manchot.

Le détective la conduisit à un large fauteuil et l’obligea à s’asseoir. Sur la grande table de chevet, était posée une robe de chambre ; le Manchot la lui lança :

– Couvrez-vous, Juliette.

Sortant un mouchoir de sa poche, il ramassa le couteau, prenant bien soin de ne pas effacer les empreintes qui pouvaient s’y trouver.

Il s’assit sur le bord du lit, face à Juliette.

– Maintenant, si vous me contiez ce qui s’est passé ?

– On a voulu me tuer...

– Oui, je sais, vous l’avez déjà dit. D’où vient ce couteau ? Vous avez désarmé votre agresseur ? Vous l’avez reconnu ?

– Non. Je dormais et soudain, un bruit léger m’a éveillée. J’ai aperçu une ombre qui approchait du lit. Instinctivement, j’ai roulé dans le lit, je me suis jetée de côté. Une seconde plus tard, j’ai vu l’ombre se glisser hors de la chambre. J’ai avancé la main et là... à l’endroit où j’étais couchée quelques secondes plus tôt, j’ai trouvé le couteau. Après, je ne sais plus, je crois que j’ai crié...

Le Manchot demanda :

– Vous avez retiré le couteau du matelas ?

– Je ne sais pas... probablement... je ne sais plus ce que j’ai fait. Je suis sortie dans le corridor, puis vous étiez là...

– Si vous aviez laissé le couteau en place, nous aurions pu relever les empreintes digitales

de votre agresseur... à moins qu'il ait porté des gants, ce qui est probable. De toute façon, ses empreintes, s'il y en a, doivent être mêlées aux vôtres. J'enverrai le couteau à l'analyse. Vous connaissez cette arme ?

– Je ne sais pas, je ne l'ai pas vue...

Le Manchot prit le couteau, le tenant toujours dans son mouchoir, et le lui montra.

– Oui... oui, il vient de la cuisine. C'est un couteau dont on se sert pour dépecer les viandes. Il est pointu, très coupant...

– Qui pouvait le prendre ?

Elle murmura :

– La nuit, n'importe qui peut se glisser dans la cuisine, vous savez.

Le détective se leva. Juliette avait placé la robe de chambre devant elle mais sans l'enfiler.

– Vous avez reçu des menaces de mort, vous vous couchez et vous ne fermez pas votre porte de chambre à clef. Chaque porte a un verrou, je crois...

Le Manchot examina la porte de la chambre : elle était semblable à toutes les autres.

Juliette n'avait pas répondu à la question du détective. Le Manchot se retourna brusquement.

– Alors, cette porte ?

– J'avais poussé le verrou, mais... oh, vous allez mal me juger.

Robert Dumont esquissa un sourire moqueur et haussa les épaules :

– Plus rien ne me surprend, mademoiselle et je ne juge jamais les gens. Alors ?

– Cathy est venue me retrouver.

– Je m'en doutais, murmura le Manchot. Mais ça aurait pu être Grégorio, Authier, Richard, Ubald Bourgeois ou encore André Langlois !

Elle sursauta :

– Aussi bien dire que je suis « la fille à tout le monde » ? Vous saurez, monsieur Dumont, que...

– Revenons à cette nuit. Donc, votre amie Cathy est venue vous retrouver. Vous lui avez ouvert la porte. Quand est-elle partie ?

– Je ne pourrais pas vous le dire. Je sommeillais, elle est retournée à sa chambre et je n’ai pas pensé à aller pousser le verrou. C’est tout.

– C’est beaucoup plus tard que quelqu’un a pénétré dans votre chambre ?

– Je l’ignore. Mais n’allez pas soupçonner Cathy, ce serait ridicule. Non, ce ne peut être elle. Elle aurait pu me tuer vingt fois cette nuit.

– Elle n’avait peut-être pas le couteau avec elle.

Le détective glissa le couteau dans sa poche puis conseilla à la jeune femme de se reposer.

– Surtout, ne parlez pas de cette attaque, de cette tentative de meurtre. Je dirai à tous que vous avez eu un cauchemar. Faites comme si rien ne s’était passé. Vous devez faire de l’équitation avec vos invités, aujourd’hui ?

– Oui.

– Alors, ne changez rien à votre programme.

Il sortit de la chambre. Jacques, le domestique, était resté de faction dans la porte. Le Manchot

lui dit sèchement :

– Madame a fait un mauvais rêve. Vous n’avez jamais vu le couteau, compris ?

– Compris, monsieur.

Le Manchot revint dans le grand salon, rassura tout le monde et conseilla à tous de retourner au lit.

– Si vous croyez que nous avons sommeil, dit Richard. Moi, je voudrais déjeuner.

– Tout sera bientôt prêt : ma femme doit être rendue à la cuisine, répondit le domestique.

Germaine Mirouac et Authier étaient debout. Le jeune peintre expliqua que le cri ne l’avait pas réveillé, que c’était plutôt le va-et-vient de tout le monde dans les corridors et les escaliers.

Quant à madame Mirouac, avant de sortir de sa chambre, elle avait pris le temps de se faire une beauté : cacher son âge était primordial, pour elle.

Le Manchot, en traversant le salon, passa tout près d’elle. Il l’entendit murmurer :

– Mais quand donc avez-vous repris votre prothèse ?

Le détective sursauta :

– Quoi ? C’était vous qui...

– Oui. Venez avec moi, à ma chambre, je vais vous expliquer. J’espère que vous n’avez pas peur d’être mal jugé si on nous voit partir ensemble ?

– Aucune crainte.

Une fois dans sa chambre, Germaine avoua :

– Je suis excessivement curieuse. La nuit dernière, je venais à peine de me coucher, expliqua-t-elle, quand j’ai entendu du bruit dans le grand salon. Je suis sortie de ma chambre. Je vous ai vu, vous aussi, vous aviez été réveillé. Moi, j’étais certaine que vous ne pouviez dormir avec votre prothèse. J’ai tellement entendu parler de cet appareil que je voulais l’examiner. Alors, je me suis glissée dans votre chambre et me suis cachée dans la garde-robe. Vous êtes revenu, avez enlevé votre prothèse et vous êtes couché. Je vous surveillais : vous dormiez très mal. Soudain,

voire respiration est devenue plus régulière. Alors, je suis sortie de ma cachette, j'ai pris votre prothèse et sans bruit, je suis retournée à ma chambre. Je croyais que... enfin, je voulais la remettre en place, tôt, ce matin. Mais il y a eu ce cri et je vous ai vu... avec votre prothèse ; je ne comprenais plus.

Elle se leva, ouvrit un tiroir du bureau.

– Mais, elle est ici !

– Oui, madame, j'en possède deux semblables. Vous savez que vous avez pris un très gros risque ?

– C'était plus fort que moi.

– J'aurais pu vous descendre. Je garde mon revolver toujours près de moi. Vous avez été chanceuse.

Le Manchot examina sa prothèse. Rien n'avait été touché. Tous ses gadgets étaient bien en place.

– Tous ces fils, ça sert à quoi ? On dirait qu'il y a d'autres instruments dans cette main artificielle.

Un sourire aux lèvres, le détective répondit :

– Ça, madame, c'est un secret.

– Alors, vous pardonnez à une vieille curieuse ?

– Peut-être. J'oublierai tout si vous voulez bien m'aider. Vous venez de me prouver que vous êtes extrêmement curieuse, que vous voulez tout savoir, que vous êtes même prête à courir de grands risques. C'est un travers bien excusable !

– N'est-ce pas ? Comme vous savez me comprendre !

Elle venait de se lever, mais le Manchot la fit se rasseoir.

– Je n'ai pas terminé, madame, je crois même que nous allons avoir une très longue conversation. Je veux tout savoir.

Elle s'écria :

– Mais je vous ai dit l'exacte vérité. J'ai examiné votre main sans rien déplacer. Je venais à peine de sortir de votre chambre que déjà, je regrettais mon geste.

Lentement, le Manchot sortit son calepin de sa poche.

– Laissons ma prothèse de côté. Il ne s’agit plus de ça. Je veux tout savoir sur Juliette Beauséjour et ses invités. Vous devez sûrement les connaître de A jusqu’à Z.

– Dites donc, vous voulez en savoir des choses ?

– Oui et je crois que vous, madame, vous auriez fait une excellente détective. Je vous prends comme assistante.

Le Manchot s’efforçait de soulager la tension, de donner un ton banal à la conversation.

– Remontons dans le passé. Lorsque Juliette Beauséjour a rencontré Victor Panoraie, vous la connaissiez ?

La vieille dame alluma une cigarette après en avoir offert une au Manchot qui refusa.

– Je la connais depuis toujours et je l’avais mise en garde contre Pinoraie, un aventurier, ça, je puis vous l’assurer. J’ai des amis partout, moi, non seulement chez les gens riches, mais dans

tous les milieux et j'ai su que Panoraie faisait de l'importation de drogue. Il était affilié avec une bande de Marseille.

Ça devenait fort intéressant.

– Il n'a jamais été inquiété par la police ?

– Pas lui, mais quelques-uns de ses amis ont été arrêtés. C'est ce qui m'a ouvert les yeux. J'ai prévenu Juliette, mais il était trop tard, elle l'avait épousé. Quelques mois plus tard, Pinoraie mourait.

– Assassiné ?

Germaine éclata de rire.

– Vous êtes bien détective, vous. Vous voyez des crimes partout. Non, il a succombé à une crise cardiaque. Il était très malade depuis plusieurs années.

– Saviez-vous en quoi consistait le travail de Pinoraie dans ce réseau ?

– Il s'occupait d'importation ; c'était un antiquaire, tout comme Juliette. C'est pourquoi ils se sont connus. Remarquez, je n'ai aucune preuve, mais pour moi, on cachait de la drogue

dans des antiquités, des statues, des meubles, des choses du genre. Pinoraie devait s'en débarrasser aussitôt.

– Et aujourd'hui ?...

– Comment, aujourd'hui ?

– Juliette a été mise au courant des agissements de son mari. Elle est toujours antiquaire. Se pourrait-il qu'elle continue le travail de son époux ?

– Elle ? Jamais de la vie ! Juliette a peur de tout. Mais je crois deviner ce qui s'est passé, le pourquoi de la lettre de menaces qu'elle a reçue.

Le Manchot admirait cette femme qui savait logiquement analyser toutes les situations. La vieille dame poursuivit :

– Victor meurt. Qui nous dit que Juliette n'est pas restée en possession d'une quantité de drogues qu'elle a vendue. C'est fort possible. Grégorio est un adepte de la drogue depuis qu'il est devenu l'amant de Juliette. Moi, j'ai entretenu ce jeune homme durant trois mois et il ne se piquait pas. Il lui est arrivé, une fois ou deux de

fumer de la mari, sans plus.

Robert Dumont notait dans son calepin, tout ce qui lui semblait important dans les déclarations de Germaine Mirouac.

– Et maintenant, Catherine Lussier...

– Une petite peste. Elle profite de tout le monde. Son plus grand sport, c'est de salir la réputation des autres.

– Je l'ai remarqué, mais comment se fait-il que mademoiselle Beauséjour l'endure ?

– Deux raisons très simples, répondit la vieille dame. Tout d'abord, l'amour, le sexe : elles sont lesbiennes toutes les deux. Deuxième raison, Catherine a de l'argent. Au tout début, c'est elle qui a aidé Juliette qui n'avait pas le sou. C'est bien avant que Juliette rencontre Panoraie. Elle doit donc beaucoup à son amie et si elle la balançait, Cathy pourrait causer bien des scandales. C'est ce que Juliette craint le plus.

– Les Richard ?

– Juliette a donné une chance à Bertrand, elle l'a lancé. Aujourd'hui, il gagne bien sa vie, il est

connu. Mais il lui a fallu devenir l'amant de Juliette. Nicole s'en est rendu compte. Pour se venger, elle a trompé son mari avec Grégorio et l'a fait savoir à tout le monde.

– Authier ?

– Un nouveau qui intéresse Juliette. Elle nous montrera ses toiles, aujourd'hui, mais je connais bien Juliette : elle se paiera sûrement ce jeune homme sinon, la critique sera mauvaise.

Le Manchot avait compris à demi-mot :

– Vous voulez dire que Juliette Beauséjour fait ce qu'elle veut d'Ubalde Bourgeois ?

La vieille ricana :

– Et comment ! Ce critique est une véritable loque humaine. Il boit, il se drogue, il joue, il dépense comme un imbécile et Juliette lui passe de l'argent. De cette façon, elle le tient bien.

Le détective jeta un coup d'œil sur sa montre.

– Nous ferions mieux de descendre, madame, autrement, on commencera à se demander...

Germaine Mirouac remit la prothèse au

Manchot.

– J’espère que j’ai réussi à faire pardonner mon étourderie. Je suis une vieille folle trop curieuse.

– Mais très sympathique et tout ce que vous m’avez dit, madame, me permettra probablement d’éclaircir le mystère.

Le Manchot songeait :

« Il est plus que temps que j’aie une conversation très sérieuse avec Grégorio Virotti, le don Juan de ces dames. »

*

Tout le monde était dans la salle à manger, à l’exception de Grégorio.

– Il se sent encore étourdi, le pauvre garçon, dit Juliette. Aussi, je lui ai conseillé de garder le lit cet avant-midi. Quelques heures de repos supplémentaires ne lui feront pas de mal.

Juliette Beauséjour ne voulait rien changer au

programme de la journée.

– Ce matin, nous allons faire de l'équitation.
Qui m'accompagne ?

Germaine Mirouac fut la première à répondre :

– Moi, évidemment, j'adore monter à cheval.

Les Richard seraient également de la partie.
La jeune Brigitte hésitait. Elle n'était pas habile écuyère, Grégorio devait être son professeur.

– Maurice se fera un plaisir de remplacer Grégorio, n'est-ce pas, monsieur Authier ?

Le jeune peintre semblait fort mal à son aise.

– Mon intention était de retourner à Montréal dès cet avant-midi.

Juliette s'approcha de lui et lui entoura le cou de ses deux bras.

– Voyons, vous n'êtes pas sérieux. Ce soir, je ferai admirer vos toiles à tous. C'est votre soirée, vous ne devez pas nous quitter comme ça.

La jeune Cathy ajouta :

– Tous les artistes doivent se faire un devoir de démontrer un certain trac, c'est naturel,

voyons... à moins que la conversation qu'il a eue avec toi l'ait un peu trop troublé.

Juliette sursauta et ses yeux se vrillèrent sur son amie.

– Comment sais-tu ça ?

– Tout simplement parce que je l'ai vu sortir de ta chambre, hier soir. Le contraire m'aurait surpris, tu essaies tous les hommes. Elle ne vous a pas fait d'offres, monsieur Dumont ?

– Pas encore, mais j'ai à discuter avec elle et j'aimerais le faire le plus tôt possible.

André Langlois accepta de monter à cheval. Tous seraient de la partie, sauf Grégorio, le Manchot, Igor et Candy et, naturellement les domestiques.

Pendant que les femmes allaient revêtir leur costume d'écuyères, le Manchot en profita pour causer avec le jeune Authier.

– Que désirait mademoiselle Beauséjour, hier soir ?

– Me parler de mon lancement. Mais je dois avouer qu'elle m'a déçu. Elle m'a fait des

offres... enfin, vous comprenez ce que je veux dire. De plus, elle m'a donné une cigarette, je suis certain que c'était de la mari. Ce matin, j'avais l'intention de quitter le domaine, mais je voulais que Brigitte parte en même temps que moi.

Le critique Ubald Bourgeois s'était approché des deux hommes.

– Si c'est moi qui vous inquiète, jeune homme, soyez rassuré. Juliette m'a montré une toile et je la trouve intéressante. Je vous promets de ne pas en souligner les défauts. Quand je parle en bien de quelqu'un, ordinairement, il est lancé.

Le Manchot demanda au critique :

– Vous ne montez pas à cheval, monsieur Bourgeois ?

– Très rarement. Aujourd'hui, j'ai beaucoup de travail : je dois téléphoner au journal ; il me faut écrire ma critique, la dicter... j'en aurai pour une partie de la journée.

À ce moment précis, Jacques, le domestique, parut :

– Monsieur Dumont, mademoiselle

Beauséjour voudrait vous parler. Elle vous attend dans sa chambre.

Cathy, qui venait d'arriver, ne put s'empêcher de ricaner :

– Qu'est-ce que je vous disais, monsieur le détective, c'est à votre tour.

Robert Dumont suivit le domestique. Juliette était sur le seuil de sa chambre. Elle portait un magnifique costume d'écuyère.

– Entrez, j'ai quelque chose d'intéressant pour vous.

Elle tendit une enveloppe au détective.

– Qu'est-ce que c'est ?

– J'ai jeté la lettre de menaces qu'on m'a fait parvenir, mais je viens d'en retrouver l'enveloppe. Ça peut vous servir ?

Sur l'enveloppe, on pouvait lire, en très gros caractères d'imprimerie :

« À Juliette Beauséjour – Personnel ».

– Aucune adresse ?

– Non. On avait mis cette lettre dans la boîte, à

l'entrée du domaine. C'est en cherchant quelque chose dans mon tiroir que je l'ai retrouvée. Maintenant, excusez-moi, je dois aller rejoindre les autres.

Mais le Manchot lui barra la route, se plaçant entre elle et la porte.

– Un instant, mademoiselle Beauséjour. Il y a des choses qui...

– Votre salaire ? Mais voyons, cher ami, votre prix sera le mien. Tout ce que je désire, c'est que vous puissiez capturer ce farceur.

– Il ne s'agit pas de salaire. La pègre ne vous a-t-elle pas causé d'ennuis ?

Elle regarda longuement le détective. Elle avait pâli brusquement, perdant sa belle assurance.

– La pègre... mais pourquoi la pègre m'en voudrait-elle ?

– Votre mari, monsieur Pinoraie, faisait le trafic de la drogue, n'est-ce pas ?

– Qui vous a dit ça ? Oh, je comprends, c'est la Mirouac qui vous a raconté ces sottises, c'est

elle, n'est-ce pas ?

Le détective répondit calmement :

– Après vous avoir parlé au téléphone, j'ai mis mes enquêteurs sur l'affaire. Ils ont pris des renseignements sur vous tous, y compris sur monsieur Pinoraie. Alors, si vous répondiez à ma question ?

Nerveusement, Juliette regarda sa montre. Elle aurait voulu remettre l'entretien à plus tard.

– Mes invités m'attendent, nous discuterons de ça à mon retour.

– Non, mademoiselle, tout de suite. Si vous avez reçu des menaces de la pègre, ça peut changer bien des choses.

Juliette avoua, après une longue hésitation :

– Après la mort de mon mari, j'ai reçu certains meubles et objets d'art antiques qui contenaient de la drogue. Je ne savais à qui remettre cette drogue. Alors, je l'ai détruite, tout simplement.

Elle mentait, c'était évident.

– Si j'avais fait parvenir cette drogue à la

police, la réputation de mon mari aurait été ternie, j'aurais eu des tas d'ennuis...

– Oui, mais ceux qui attendaient cette drogue ?

– J'ai retourné les antiquités en Europe. Alors, quand on m'a questionnée à ce sujet, j'ai simplement dit que je les avais refusées, voilà tout. On ne m'a plus importunée.

– C'est pourtant vous qui avez initié Grégorio à la drogue.

Elle sursauta :

– Encore cette langue de vipère de Germaine. Je suis sûre qu'elle vous a parlé. Eh bien non ! je n'ai pas initié Grégorio à la drogue. C'est tout à fait par hasard qu'un jour, il a mis la main sur de la mari. Je n'y suis pour rien, je vous le jure. C'est peut-être lui qui veut me tuer.

– Grégorio ?

– Oui, je le soupçonne fortement. Depuis qu'il se drogue, je l'ai laissé tomber et il veut sûrement se venger : il a peut-être mis volontairement du poison dans son verre, sachant fort bien qu'il n'en mourrait pas. De cette façon, il éloigne de

lui tous les soupçons.

Le Manchot demanda simplement :

– Pourquoi l’avoir invité, si vous le craignez ?

– Je croyais pouvoir le reprendre, lui faire entendre raison. Mais il m’a fait un nouvel affront en arrivant ici accompagné d’une enfant ou presque... maintenant, vous savez tout, monsieur le Manchot. Et puisque vous refusez de participer à notre promenade à cheval, je demanderai à André Langlois de ne pas me quitter d’une semelle.

Juliette sortit de sa chambre. Le Manchot la regarda descendre majestueusement le grand escalier et il pensa à Germaine Mirouac.

« Cette vieille dame curieuse m’a grandement aidé à éclaircir ce mystère. »

VII

Derrière la porte close

Igor Lavansky voulait absolument attirer la jolie Candy dans sa chambre. Cette dernière trouvait des tas de prétextes pour ne pas y aller.

– Nous allons tout d’abord nous baigner, lança-t-elle.

– Vous n’êtes pas sérieuse ! Le matin, l’eau est beaucoup trop froide.

– Moi, j’adore ça, je vais mettre mon costume de bain et je vous retrouve près de la piscine.

Candy monta immédiatement à sa chambre. Elle venait à peine de fermer la porte qu’on frappait.

– Ouvre, Candy, c’est moi.

Elle reconnut la voix de son patron.

– Entrez, mais vous allez m’excuser, je dois enfiler mon bikini et retourner auprès du professeur.

Elle passa dans la salle de bain, laissant la porte légèrement entrouverte.

– Il y a du nouveau ?

– Et comment !

Le Manchot lui parla des révélations que lui avait faites Germaine Mirouac.

– Ça ouvre maintenant beaucoup d’horizons. Tous les invités, à l’exception du jeune Authier et de la jolie Brigitte, connaissent bien Juliette Beauséjour. Donc tous peuvent savoir qu’elle possède sans doute une importante quantité de drogue. On veut se la procurer. Alors, on menace Juliette, on pense qu’elle a dû cacher cette drogue quelque part et elle refuse de parler.

Candy sortit de la salle de bain portant un bikini qui faisait des miracles pour cacher ses formes généreuses.

– Si c’est avec ça que tu crois pouvoir refroidir les ardeurs de ton soupirant, tu fais sûrement

erreur.

Candy prit un petit manteau en tissu éponge qui lui servait de sortie de bain et l'enfila.

– Qui nous dit que la pègre n'a pas dépêché quelqu'un sur les lieux ? Par exemple, que savons-nous de ce dénommé Rousseau, le domestique délégué par une agence. On n'a aucun renseignement sur lui.

Mais le Manchot était songeur :

– Il y a des choses qui ne s'expliquent pas. Pourquoi tuer Juliette ? Par vengeance ? On devrait plutôt tenter de la faire parler. Pourtant, cette nuit, elle a bien failli être assassinée.

Candy lança en riant :

– La chance la poursuit. Elle hérite d'un vieux mari, elle se paie les amants qu'elle désire, elle échappe de justesse à un accident de voiture et si elle ne s'était pas retournée dans son lit, elle se serait retrouvée avec un couteau entre les épaules. Espérons, maintenant, qu'elle ne tombera pas de cheval. L'assassin a peut-être saboté l'équipement de l'écuyère.

– Langlois m’a promis de tout vérifier. Je peux compter sur lui, c’est le seul que je ne soupçonne pas. Même le jeune Authier est maintenant devenu un suspect car il déteste Juliette Beauséjour.

– Depuis la nuit dernière seulement. Or la lettre de menaces a été écrite bien avant ça. Descendons sinon Igor va s’inquiéter.

– Les autres sont partis pour l’avant-midi ou presque. Je me demande comment tu t’y prendras pour repousser cet homme à qui tu as laissé croire que tu pouvais tout lui offrir.

Candy, en passant devant le Manchot, lui donna un petit coup de coude amical !

– Pourquoi croyez-vous que j’ai mis mon costume de bain ? L’eau est vraiment trop froide pour s’y baigner.

Et elle s’éloigna, laissant le détective refermer la porte de la chambre.

Le Manchot descendit dans le grand salon. Il était seul. Les domestiques étaient occupés, soit à faire les chambres, soit à la cuisine. Le téléphone

se trouvait sur une table de coin près d'un joli fauteuil antique. Le détective sortit sa carte de crédit, décrocha le récepteur, appela l'opératrice et demanda à ce qu'on le mette en communication avec le détective Landry.

Landry dirigeait l'agence de sécurité attachée au bureau du Manchot. Le samedi, les bureaux de l'agence étaient fermés. C'est donc à sa maison privée que le détective rejoignit son assistant.

– Je ne te réveille pas, j'espère ?

– Pas du tout, si vous saviez, je suis debout depuis sept heures. À huit heures, je tondais ma pelouse et...

– Je voudrais que tu fasses une enquête pour moi. Il y a ici un dénommé Rousseau qui travaille comme domestique.

Il donna le nom de l'agence de placement.

– Quel est le prénom de cet homme ?

– J'ai entendu l'autre domestique l'appeler Ed. Donc, ce peut être Édouard, Edmond ou un autre prénom du genre. J'aimerais savoir si ce type a un dossier, d'où il vient...

– Ce ne sera pas facile. L’agence doit être fermée, aujourd’hui.

– Probable, mais tu as des amis dans la police. Tu peux te renseigner auprès d’eux. Si Rousseau n’a pas de dossier, tu pourras rejoindre le patron de l’agence.

Il laissa le numéro de la demeure de Juliette Beauséjour.

– Sitôt que tu apprendras quelque chose, tu me rappelles.

– Entendu, monsieur Dumont.

Le détective raccrocha et se dirigea vers les grandes fenêtres donnant sur le jardin et la piscine. Igor et Candy étaient seuls. Le maître de ballet était étendu sur une chaise longue. Il n’avait pas revêtu son costume de bain. La blonde assistante du Manchot était penchée sur lui et le couple s’embrassait.

« Quel jeu joue-t-elle ? se demanda Dumont. Ce n’est pas de cette façon qu’elle pourra le repousser ».

Igor cherchait à attirer Candy sur lui. Ses

mains se promenaient rapidement sur le corps de la jeune fille. Soudain, elle se dégagea en riant et se mit à courir autour de la piscine. Igor se leva et la rattrapa en quelques secondes.

Il la saisit dans ses bras ; le baiser, cette fois, parut beaucoup plus long, plus passionné. Candy tournait le dos à la piscine. Soudain, elle perdit l'équilibre et tomba dans l'eau, entraînant Igor, tout vêtu, avec elle.

Igor se mit à crier, à se débattre. Le Manchot l'entendit nettement appeler au secours.

– Je ne sais pas nager, sortez-moi de là !

Déjà, Lavansky venait de disparaître sous l'eau une première fois. On ne voyait pas Candy. S'était-elle assommée en glissant dans l'eau ? Le Manchot ne perdit pas une seconde et sortit de la maison en courant.

Lorsqu'il arriva au bord de la piscine, il aperçut Candy qui avait réussi à rejoindre le maître de ballet et le tirait hors de l'eau. Elle l'étendit sur le bord de la piscine.

– Nous sommes tombés, dit-elle en apercevant

le Manchot. Il a failli se noyer. Moi, j'étais étourdie, j'ai tardé à le secourir.

Elle fit un clin d'œil à son patron : la chute de Candy dans la piscine avait été volontaire.

Maintenant, Igor devait retourner à sa chambre, se reposer, se remettre de ses émotions et se changer.

« Lorsqu'il reviendra, les autres seront de retour. »

Igor ouvrit les yeux.

– Je vous ai sauvé, Igor. Vous n'avez plus rien à craindre. Je vous ai même fait la respiration... bouche à bouche.

C'était complètement faux.

– Monsieur Dumont, pouvez-vous l'aider, le reconduire à sa chambre ? Moi, je vais me changer. J'aurais dû suivre votre conseil, Igor, l'eau est beaucoup trop froide, le matin. Je vous conseille de vous reposer. C'est ce que je ferai également. Nous nous retrouverons au dîner.

Et elle s'éloigna avant même que le maître de ballet puisse répondre.

– Allons, levez-vous : il faut ôter ces vêtements humides. Je vais vous aider.

Le détective le conduisit jusqu'à sa chambre puis revint dans le grand salon où il s'installa dans un large fauteuil et se mit à consulter les notes de son calepin.

– Alors, il ne nous dérangera plus.

Le Manchot se retourna. Candy avait passé une petite robe d'été.

– Je dois admettre que tu es fort habile.

Changeant rapidement de sujet, il murmura :

– Je me demande si Juliette Beauséjour n'a pas deviné la vérité !..

– Comment ça ?

Le Manchot lui parla de la drogue, du trafic que faisait Pinoraie.

– À sa mort, Juliette est restée en possession d'une bonne quantité de drogue. Pensez-y, ça vaut une fortune. Elle retourne donc les antiquités et décide de vendre la drogue à ses amis. Grégorio devient un adepte. Elle aime sans doute

ce don Juan qui la laisse tomber, non pas pour une autre femme, mais pour la drogue. Grégorio n'a pas d'argent : les femmes l'ont toujours fait vivre. Il ne peut acheter de drogue et Juliette refuse de lui en donner. Il lui en faut. Il insiste, Juliette ne veut rien entendre. Alors, il lui fait parvenir une lettre de menaces. Grégorio n'est pas fou, il est certain que Juliette croira que cette lettre vient de la pègre. Elle voudra se débarrasser de la drogue au plus tôt, il n'a qu'à la surveiller. Pour que sa menace soit plus sérieuse, il « s'empoisonne » lui-même. Plus tard, il entre dans la chambre de Juliette et enfonce un couteau dans le matelas. Il ne veut pas la tuer, il veut lui faire peur, tout simplement. Maintenant, quel coup prépare-t-il ? Je l'ignore. Mais j'ai l'impression qu'il se passera sûrement quelque chose.

À cet instant précis, on entendit quelqu'un courir. Ubald Bourgeois parut sur la galerie qui surplombait le salon.

- Au secours ! Quelqu'un, venez vite.
- Qu'est-ce qui se passe ?

– Je crois qu'on est en train d'assassiner Grégorio Virotti.

Le Manchot s'élança vers l'escalier, suivi de Candy. Le critique expliqua rapidement :

– J'étais en train d'écrire mon article quand j'ai entendu un cri. On appelait au secours. Je suis arrivé à la chambre de Grégorio. Il y a quelqu'un avec lui dans la pièce et on lutte. On est en train de l'assassiner.

Ils étaient rendus à la porte de la chambre. Candy s'arrêta brusquement, se pencha et montra une tache sur le tapis.

– On dirait du sang, murmura le Manchot.

Ubald Bourgeois tentait d'ouvrir la porte.

– On a poussé le verrou.

Il criait :

– Grégorio, ouvrez-nous, je vous en prie !
Ouvrez.

Tout semblait silencieux dans l'appartement.

– Vous êtes certain que le cri est venu de là ?

– Sûr, fit le critique, d'ailleurs, j'entendais un

bruit de lutte. J'ai frappé à la porte, inutilement, alors, j'ai décidé de descendre pour demander du secours.

À ce moment, le domestique Ed Rousseau parut.

– Qu'est-ce qui se passe, ici ?

– Où étiez-vous ? lui demanda le Manchot.

– Je faisais les chambres. Candy, impatientée, demanda :

– Qu'est-ce que vous attendez pour enfoncer la porte ?

Les trois hommes se reculèrent. Rousseau, un colosse, repoussa les deux autres de la main. Il prit son élan. Son épaule frappa durement la porte qui craqua. Au second coup, le loquet céda mais la porte ne s'ouvrit quand même pas.

Le Manchot jeta un coup d'œil dans la pièce. Des planches de bois s'étaient écartées, on pouvait regarder par les fentes.

– On a poussé un meuble devant la porte. Allons-y, tous ensemble. Lentement, dit le Manchot.

On entendit le bruit du meuble qui glissait sur le plancher de tuile. Ce fut le détective qui entra le premier.

Grégorio était étendu, près de la porte. Un peu de sang tachait les tuiles. Immédiatement, le détective se pencha sur lui.

– Il est mort !

Il avait un coupe-papier ou un poignard, enfoncé dans la poitrine.

Candy, rapidement, s'était dirigée vers la fenêtre ouverte. Il y avait un gros arbre non loin de la fenêtre mais plus de dix pieds séparaient les branches de la maison.

– Un homme n'a pu s'enfuir par là, c'est impossible.

Le Manchot avait compris la phrase de Candy. Aussitôt, il ordonna à tous :

– Sortez de cette pièce, vite. Restez dans le corridor. L'assassin est encore dans la chambre, il n'a pu sortir !

Le détective avait maintenant son revolver au poing. Candy, avant de sortir, se pencha et jeta un

coup d'œil sous le lit. Il n'y avait personne. D'un coup de pied, le Manchot ouvrit la porte de la salle de bain et resta appuyé contre le battant.

Rien ne se produisit. Le détective jeta un coup d'œil autour de lui. Il ne restait que la garde-robe à fouiller. Il fit un signe à Candy qui lentement, poussa le battant.

Mais on eut beau fouiller à l'intérieur, il n'y avait personne.

– Donc, il n'y a qu'une issue : la fenêtre, conclut le Manchot.

– Impossible, répondit Candy, on ne peut atteindre les branches et c'est trop haut pour sauter.

Le Manchot s'écria :

– Mais bon Dieu, c'est quand même pas un fantôme qui a tué cet homme ?

Rousseau et Bourgeois étaient revenus dans la pièce. Soudain, le critique poussa un cri :

– Mais je l'ai, j'ai trouvé, il n'y a pas que les détectives qui peuvent résoudre les mystères.

Et se tournant vers le Manchot, d'un ton moqueur, il déclara :

– C'est élémentaire, mon cher Watson, on peut entrer et sortir par une fenêtre, mais de deux façons différentes. Soit en allant vers le bas... soit vers le haut !

– Quoi ?

– Il y a une galerie près du toit. Avec une échelle de corde ou encore en s'accrochant au mur, l'assassin a pu descendre, se glisser dans la chambre, lutter et tuer Grégorio et pendant que nous tentions d'ouvrir la porte, il a repris le même chemin. Fallait simplement y penser !

VIII

Un assassin – Fantôme

Le Manchot demanda à Rousseau :

– Vous pouvez nous mener à cette galerie ?

C'était un piège qu'il tendait au domestique. Nouvellement arrivé dans la maison, il ne devait sûrement pas savoir qu'une galerie surplombait le domaine, à moins d'être lui-même assassin.

Mais Rousseau répliqua sèchement :

– Je vais appeler Jacques. Comment voulez-vous que je connaisse ce chemin, je suis arrivé ici, hier après-midi, peut-être, une heure avant les invités.

Le domestique et son épouse accoururent. Pendant ce temps, le Manchot réfléchissait.

« Si Rousseau est innocent, c'est quelqu'un d'autre. Bourgeois ? Non, il ne serait pas venu

nous prévenir. Il n'aurait pas non plus indiqué le chemin par où est passé l'assassin. Les autres sont tous à cheval. Il est vrai qu'il est possible de s'éloigner du groupe sans attirer l'attention.

Le Manchot imaginait un chevalier revenant rapidement au château, descendant de sa monture. Il le voyait ensuite grimper l'escalier menant au toit, descendre en se servant d'une corde, se glisser dans la chambre de Grégorio, sortir pendant qu'on tentait d'enfoncer la porte, reprendre sa monture et rejoindre rapidement le groupe.

« Un crime parfait. Et pour retarder la découverte du corps, l'assassin a pris soin de pousser la bibliothèque devant la porte. »

Jacques fit signe au groupe de le suivre.

– Mais je vous préviens, vous devez être très prudent, conseilla le domestique.

– Comment ça ?

– Il y a bien une galerie qui entoure le château, mais on ne l'a pas encore réparée. Elle tombe en ruines. Il ne faut pas y marcher, vous risquez de

vous tuer.

On était rendu en haut de l'escalier. Une vieille porte empêchait d'aller plus loin. Il y avait deux verrous ; l'un au haut, l'autre au bas de la porte.

– Attendez, n'y touchez pas, fit le Manchot.

Il sortit un mouchoir de sa poche. Le verrou du haut était rouillé. C'est avec difficulté qu'il put enfin le faire jouer.

Il eut encore plus de difficulté avec celui du bas.

– C'est idiot, murmura Candy, personne n'a pu passer par là, le verrou aurait joué plus facilement.

La porte s'ouvrit en grinçant. Le Manchot, prudemment, sortit à l'extérieur. Il ne fit que deux pas et quelques pierres cédèrent pour s'écraser dans le jardin.

– N'avancez plus, hurla Jacques. Vous allez vous tuer.

Le détective regarda autour de lui. Non, l'assassin n'avait pu emprunter cette galerie. Les

autres chambres étaient toutes fermées à clef.

– Pourtant, ce ne peut être un fantôme ? dit le détective d'un ton rageur.

On retourna à la chambre de Grégorio, où le détective examina la fenêtre de très près.

Il n'y avait aucune marque, aucune égratignure.

– Plus que ça, il y a de la poussière sur le bord du châssis. Tenez, regardez. Il y passa le doigt qui fit une trace.

– Vous avez raison, fit Jacques. Nous devons laver toutes les vitres et les fenêtres, la semaine prochaine.

Ubald Bourgeois amena le détective à l'écart.

– Écoutez, tous les autres sont partis à cheval. Vous et votre assistante...

Le Manchot, fort surpris, demanda :

– Comment ça, mon assistante ?

– J'ai gardé le secret. Mais vous oubliez que je travaille dans un journal et j'ai vu la photo de mademoiselle à quelques reprises. Une telle

beauté ne passe pas inaperçue. Vous êtes très jolie, mademoiselle Varin, je dirais même que les photos ne vous rendent pas justice.

– Je vous remercie de n'en avoir rien dit, murmura le Manchot.

– Si Igor Lavansky avait su que la fille qui l'accompagnait...

Brusquement, Candy interrompit le critique :

– Mais Igor est ici, on l'avait oublié. Il est dans sa chambre, tout près d'ici.

Le Manchot s'y rendit rapidement. Il frappa à la porte et la voix lui parvint de loin :

– Oui, qui est-ce ?

– Robert Dumont !

– Attendez, ce ne sera pas long, je suis dans mon bain. Je vous ouvre.

Lorsque Igor parut, il était revêtu d'une épaisse robe de chambre.

– Vous n'avez rien entendu ? demanda le Manchot.

– Entendu quoi ?

– Du bruit, un cri...

– Mais non, qu'est-ce qui se passe ?

– Qu'avez-vous fait depuis que je vous ai quitté ?

Le maître de ballet répondit :

– C'est simple, je me suis déshabillé, puis j'ai sonné Jacques. Demandez-lui, il est là. Je lui ai remis mes vêtements trempés. Sa femme devait les faire sécher et les repasser. Quant à moi, je craignais d'avoir pris froid, je ne pouvais me reposer, j'ai rempli la baignoire d'eau tiède et depuis près d'une demi-heure, je me détends dans l'eau, tout en lisant.

Il était normal qu'il n'ait rien entendu. Mais disait-il la vérité ? Après avoir remis ses vêtements à Jacques, il pouvait avoir fait couler l'eau, avoir commis le meurtre et être revenu rapidement à sa chambre.

« Impossible, songea le Manchot. Il n'a aucune raison, aucun mobile. »

– Je veux savoir ce qui s'est passé, hurla le maître de ballet.

Le détective se tourna du côté de Bourgeois :

– Mettez-le au courant.

Et faisant signe à Candy, il sortit de la chambre. Il ordonna alors à Jacques :

– Prévenez le médecin.

– Mais, monsieur Grégorio est mort. Le médecin ne peut rien faire. C'est plutôt la police que...

– Je vous ai dit le médecin. Je me chargerai moi-même de communiquer avec les policiers.

Il retourna dans la chambre de Grégorio, examina le plancher, la bibliothèque et retourna à la fenêtre.

– Je me demande...

– Quoi donc ?

– Bourgeois a parlé d'une corde : son idée n'est pas bête. On peut grimper facilement dans l'arbre, s'avancer sur cette branche...

– Mais on est loin de la fenêtre. Brusquement, le Manchot sembla prendre une décision.

– Reste ici, près de la fenêtre.

Il sortit en vitesse de la maison, se rendit dans le jardin et regarda le gros érable qui se dressait non loin de la tour de gauche. Quelques branches descendaient très bas.

« Quelle heureuse idée j'ai eue de conserver cette seconde prothèse ! La première possède peut-être plus de gadgets, mais celle-ci en a de différents ».

Il réussit à atteindre une branche assez épaisse. Il la tira vers le sol, avança les deux mains et la saisit en se rapprochant du tronc. S'aidant de ses pieds, il réussit à grimper sur la branche. Ensuite, ce fut pour lui un jeu d'enfant de monter, de branche en branche, toujours plus haut.

Il arriva vis-à-vis la fenêtre de la chambre de Grégorio.

« La branche est beaucoup plus loin de la fenêtre que je ne le croyais. »

Le Manchot s'assit, à cheval, sur la grosse branche et enleva sa prothèse. En y glissant la main droite, en retira un fil de métal enroulé puis un crochet en forme de S.

Il attacha le crochet au bout du fil et en déroula une vingtaine de pieds.

Il remit sa prothèse. S'il la laissait sur la branche, elle risquait de tomber et de se briser.

Le Manchot rampa sur la branche, mais sitôt qu'il la sentit plier, il s'arrêta.

Candy était à la fenêtre, se demandant ce que son patron voulait faire. Le détective lui fit signe de reculer.

Avec habileté, le Manchot lança le fil de fer. Le crochet était assez pesant ce qui permettait au fil de se diriger en ligne droite.

Malheureusement, le crochet frappa le bord du châssis. La fenêtre anglaise n'était pas entièrement ouverte. Candy parut à nouveau et mettant ses mains en porte-voix, elle demanda :

– Voulez-vous que je soulève un peu la fenêtre ?

– Non, laisse-la telle qu'elle était.

Il ramena le crochet à lui et le lança une seconde fois. Cette fois, le crochet entra dans la chambre. Le Manchot tira sur le fil et à sa grande

déception, le crochet sortit par la fenêtre. Il ne s'était accroché nulle part.

Sans se désespérer, il recommença. Le crochet pénétra à nouveau dans la chambre. Le Manhot tira sur le fil. Cette fois, le crochet avait dû se fixer quelque part. Le détective tira sur le fil de toutes ses forces. Le crochet était très solide. Il tourna le fil autour de la branche, fit un nœud coulant et à nouveau, il banda le mince fil de fer. Ce fil, lui avait-on assuré, pouvait supporter facilement une charge de cinq cents livres sans se casser.

Il saisit le fil à deux mains et se laissa tomber de l'arbre. Le fil fléchit légèrement.

Tel un acrobate, le détective lança ses jambes en avant et croisa les pieds. Lentement, il progressa sur le fil, se dirigeant vers la fenêtre. Bientôt, il glissa ses pieds à l'intérieur, puis, il entra dans la chambre.

– Tu vois, maintenant, ce que je voulais dire ?

Candy, les deux mains sur les hanches, avait un air moqueur.

– J’ai très bien vu. Si Grégorio dormait, il avait dû prendre plusieurs somnifères pour ne pas s’éveiller. La première fois, quand vous avez frappé le bord du châssis avec le crochet, ça a fait un bruit assourdissant. La seconde fois, le crochet est entré dans la chambre et en sortant, il a accroché cette potiche qui est tombée sur le plancher de tuile. Enfin, la troisième fois, ça a été plus silencieux, mais quand même, quand vous êtes entré dans la chambre, encore là, ça a fait du bruit !

Le Manchot semblait déçu.

– Non, personne n’a pu entrer par là, conclut Candy.

– Quelqu’un a pu y entrer, mais difficilement sans attirer l’attention de Grégorio.

– Justement, c’est ce que je disais.

Le détective semblait tenir mordicus à son idée.

– Grégorio a peut-être décidé d’attendre tout simplement son agresseur pour s’attaquer à lui.

– Dans ce cas, l’assassin n’aurait eu aucune

chance, répliqua Candy. Grégorio se serait caché et aurait rapidement maîtrisé son agresseur.

– Ce dernier a peut-être eu la chance de frapper le premier.

Candy ne pouvait le croire. Cependant, le Manchot ne voulait pas admettre la thèse de l'assassin-fantôme.

– Un homme invisible, c'est bon pour le cinéma ou les romans, pas dans la vraie vie. Je vais sortir par la fenêtre. Je veux que tu minutes le temps.

Ce fut très facile pour le Manchot. En moins de deux minutes, il était bien caché dans l'arbre. Mais là, une autre déception l'attendait.

Il défit le nœud coulant, puis se mit à secouer le fil dans l'espoir de pouvoir retirer le crochet. Mais après cinq minutes d'efforts, il abandonna. Il ne pouvait enlever le crochet. Même s'il coupait le fil de fer, le crochet serait resté à l'intérieur de la chambre.

Très déçu, il laissa tomber son rouleau de fil sur la pelouse et descendit de l'arbre. Lorsqu'il

rejoignit Candy dans la chambre, sans mot dire, il déplaça le crochet et le laissa tomber à l'extérieur.

La grassouillette blonde s'efforçait de garder son sérieux. Jamais elle n'avait vu son patron avoir un air aussi penaud.

– Avoue, au moins, que ce fut un bel effort, dit enfin le Manchot en esquissant un sourire.

Pour le consoler, la jolie blonde s'approcha de lui et l'embrassa amicalement sur la joue.

– Mais l'assassin n'est pas un fantôme. Il y a une explication.

– J'ai pensé à une chose, fit Candy.

– Quoi donc ?

– Et si Grégorio s'était suicidé ?

– Bravo, je te félicite, excellente déduction, imagine-toi que j'y ai pensé et que c'est impossible.

– Pourquoi ?

– Pour plusieurs raisons, fit calmement le détective. Tout d'abord, il n'aurait jamais

employé un coupe-papier. Il risquait de se blesser, pas de se tuer. Premièrement, regarde le plancher : très peu de sang a coulé de la blessure. Deuxièmement, il y a le témoignage de Bourgeois. Il a bel et bien entendu un bruit de lutte. Grégorio s'est défendu. Moi, j'ai hâte de connaître l'opinion du médecin.

Surprise, Candy demanda :

– Mais pourquoi ?

– Je me demande si la blessure a été mortelle. Grégorio a reçu un coup dans la poitrine. À ce moment, il a pu tomber, se frapper la tête. Bourgeois entend le bruit. L'assassin sait maintenant que le critique va donner l'alarme. Il lui faut gagner du temps. Il doit se sauver et pour ça, nous ne devons pas entrer immédiatement. L'homme sait que le gond cédera à la moindre poussée. Il profite de ce que Bourgeois vient nous prévenir pour pousser cette bibliothèque. Ensuite, il a le temps de fuir. Comment ? Ça, je ne l'ai pas encore découvert. Mais je trouverai, Candy, je trouverai. Tous les mystères peuvent être résolus. Parfois, il s'agit d'y penser, tout simplement.

Candy demanda :

– Vous avez parlé de l’assassin comme si vous étiez sûr que c’était un homme ?

– Essaie de pousser cette bibliothèque toi qui es en pleine forme : je suis persuadé que tu y parviendras, mais difficilement.

La jolie blonde était prête à tenter l’expérience, mais le Manchot l’en dissuada.

– Descends ; va chercher mon fil de fer et mon crochet qui sont sous la fenêtre. Je te suis.

Candy s’engagea sur la passerelle menant à l’escalier. N’entendant rien derrière elle, elle se retourna. Le Manchot était à genoux dans le corridor et il examinait le tapis.

Ce fut à cet instant précis que la voix de Bourgeois résonna dans le grand salon.

– Les cavaliers reviennent. On leur dit la vérité ?

– Je descends, fit le Manchot.

Il rejoignit Candy. Cette fois, il avait un sourire épanoui. Intriguée, la blonde femme-

détective demanda :

– Que se passe-t-il, Robert ?

– J’attends le médecin avec impatience. J’ai tout compris. Vois-tu, ma chère, il n’y a plus d’assassin-fantôme. Mieux que ça, je sais qui a tué Grégorio. Mais je me demande encore pourquoi ?

Candy regarda son patron descendre le grand escalier. Robert Dumont n’avait pas l’habitude de bluffer. Comment pouvait-il avoir découvert subitement la vérité ?

IX

Trafiquants de drogue

Le Manchot attendit que tous ceux qui étaient allés se promener à cheval soient de retour dans le grand salon pour leur apprendre l'horrible nouvelle de la mort de Grégorio.

Juliette poussa un cri terrible et faillit s'évanouir.

Cathy se précipita vers elle, la saisit dans ses bras et tenta de la consoler.

– Non, non, criait Juliette, je ne veux pas le croire ! Il n'est pas mort, ce n'est pas possible !

Juste à ce moment, Jacques, le domestique, s'approcha du Manchot.

– Le médecin vient d'arriver, qu'est-ce que je fais ?

Le Manchot prit rapidement une décision.

S'adressant à tous, il leur déclara :

– J'ai une autre nouvelle à vous annoncer. Mademoiselle Lucile Dupuis est en vérité Candy Varin, mon assistante.

– Quoi ?

Juliette s'était redressée. Igor Lavansky n'en croyait pas ses oreilles. Seul, Bourgeois avait le sourire aux lèvres. Lui, il avait deviné la vérité.

Le Manchot poursuivit :

– Je vais vous demander de demeurer tous ici, dans le salon. Candy vous surveillera. Je monte à la chambre de Grégorio rejoindre le docteur.

Mais Juliette Beauséjour se dégagea des bras de Catherine et voulut s'élancer en direction de l'escalier.

– Je suis ici chez moi et vous ne m'empêcherez pas de voir une dernière fois l'homme que j'ai aimé.

Le Manchot la saisit au poignet avec sa main gauche et il serra « doucement ». Elle poussa un cri de douleur. André Langlois s'était avancé.

– Je vais aider votre assistante, Robert. Comptez sur moi.

Le promoteur resta debout sur la première marche, empêchant quiconque de monter.

Jacques et le docteur attendaient devant la chambre.

– Vous pouvez ouvrir, ordonna le Manchot au domestique. Ensuite, vous nous laisserez. Le médecin reconnut immédiatement Grégorio.

– Encore lui ? Vous ne croyez pas qu’il serait préférable que vous préveniez la police ?

– Je suis détective, répondit Robert Dumont. Tout ce que je vous demande, c’est d’examiner la victime.

Le docteur jeta tout d’abord un coup d’œil sur la blessure de Grégorio.

– Est-ce que je peux retirer ce coupe-papier de la blessure ?

– Si vous voulez.

– Vous avez un morceau de linge... les empreintes digitales...

– Aucune importance, docteur. D’ailleurs, la personne qui a frappé avec ce coupe-papier portait des gants ou s’était entouré la main d’un mouchoir.

Avec précaution, le médecin retira le coupe-papier.

– La blessure était grave. Cet homme a dû se sentir étourdi, mais je serais surpris qu’il ait perdu connaissance.

Le Manchot conservait un calme étonnant malgré les surprenantes révélations du docteur.

– De quoi est-il mort ? S’est-il frappé la tête sur le plancher de tuiles ?

– Non, dit le médecin en se relevant.

Puis se tournant vers le Manchot, il déclara :

– Je vais vous surprendre, il ne s’agit pas d’un meurtre. Cet homme est mort d’une crise cardiaque. Il devait souffrir d’angine de poitrine. Il a fait un effort et le cœur a flanché. Voilà la vérité.

– C’est exactement ce que je pensais, docteur.

- Allons donc, vous me parliez de meurtre...
- Votre rapport dira que Grégorio Virotti est décédé d'une façon naturelle, à la suite d'une crise cardiaque, n'est-ce pas ?
- J'ajouterai qu'il s'était infligé une blessure, mais que cette dernière n'était pas mortelle.
- D'accord avec vous, mais indirectement, c'est cette lutte contre son agresseur qui a causé la mort.
- Ce sera assez difficile à prouver.
- Je ne suis pas de votre avis. Le médecin avait terminé son examen. Cependant, il crut bon de mettre le Manchot en garde.
- Si d'ici la fin de la journée les policiers n'ont pas communiqué avec moi, je les appellerai.
- Ne craignez rien, docteur, ça ne tardera pas. Il s'agit pour moi de faire tomber les masques et ce ne sera pas facile. Avant d'accuser quelqu'un, il faut des preuves et c'est exactement ce qui me manque.
- Que comptez-vous faire ? demanda le

médecin, subitement intéressé.

– Quand nous n’avons pas de preuves suffisantes pour forcer un assassin à avouer, nous lui tendons un piège ; ce sera fait avant la fin de la journée.

Lorsque le Manchot revint dans le grand salon, il accorda la permission à Juliette de monter à la chambre de Grégorio.

Il avait demandé à Jacques d’étendre le corps sur le lit et ce dernier s’était fait aider de Ed Rousseau.

La plupart des invités montèrent. Tout d’abord Juliette, suivie des deux femmes, Catherine Lussier et Germaine Mirouac.

Authier demanda à Brigitte :

– Tu veux le voir ?

– Je ne sais pas.

– Ça vaut peut-être mieux. Ça chassera les mauvais souvenirs.

Le jeune couple se dirigea alors vers l’escalier, suivi des Richard. Bourgeois racontait à Langlois

ce qui s'était passé durant leur absence. Quant à Igor Lavansky, il causait avec Candy. Le maître de ballet semblait d'humeur massacrate. On s'était carrément moqué de lui.

Le Manchot se dirigea vers son assistante.

– Monsieur Lavansky, vous nous en voulez ?

– J'aurais préféré qu'on me dise la vérité, tout simplement. Mademoiselle a dû fort mal me juger.

– Pas du tout, vous êtes un homme très galant. Vous m'avez fait quelques propositions et je vous avoue que j'en ai été flattée.

– J'étais sérieux, vous savez, quand j'ai dit que vous pourriez devenir une excellente danseuse.

Enfin l'homme décida d'accepter sa mésaventure avec le sourire.

– J'ai moins aimé le plongeon forcé dans la piscine, ce matin.

Candy éclata de rire.

– Je m'en excuse. J'ignorais que vous ne

saviez pas nager...

– Moi, ce que je regrette le plus, c'est de ne pas avoir été conscient lorsque vous m'avez fait la respiration bouche à bouche.

Candy prit bien garde de lui avouer la vérité.

– Eh bien, maître, puisque nous nous sommes servi de vous, à votre insu, je vais vous demander, cette fois-ci, de nous aider à démasquer un assassin, lança le Manchot.

L'homme sursauta :

– Moi ?

– Oui, vous êtes le seul à pouvoir m'aider. Voyez-vous, quand on s'est attaqué à Grégorio, vous et Bourgeois étiez dans vos chambres. Tous les autres étaient allés se promener à cheval.

Se tournant vers Candy, le Manchot lui déclara :

– Tu diras à tous les autres que le médecin est catégorique : il ne s'agit pas d'un meurtre mais d'une mort naturelle.

– Quoi ?

– Le docteur affirme que Grégorio a succombé à une crise cardiaque.

Et laissant Candy médusée, il entraîna le professeur de ballet vers la terrasse.

– Nous serons tranquilles pour causer dans le jardin, puisque nous y serons seuls. Tout ce que je vais vous dire, monsieur Lavansky, vous allez me promettre de ne pas en toucher un mot... à personne. Même Candy, mon assistante, n'est pas au courant.

– Vous avez ma parole.

En sortant de la maison, le Manchot demanda :

– Comme professeur de ballet, vous devez enseigner la comédie ?

– Ça fait partie du métier.

– Donc, vous devez sûrement être capable d'être convaincant, vous devrez faire preuve de sang-froid et surtout vous montrer excellent comédien.

Les deux hommes s'assirent sur un banc, à l'ombre d'une haie de cèdres.

– Alors, qu’attendez-vous de moi, monsieur Dumont ?

Ils causèrent pendant plus de vingt minutes. Les révélations faites par le Manchot avaient troublé le maître.

– Je ne peux pas le croire !

– C’est pourtant la seule explication.

Igor demanda alors :

– Quel rôle voulez-vous me faire jouer ?

– Tout d’abord, je veux vous rassurer. J’ai dans ma valise tout ce qu’il faut pour installer un système de communication entre votre chambre et celle qui la suit. Je pourrai suivre votre conversation et j’interviendrai juste à temps.

Enfin, le Manchot lui expliqua le rôle qu’il voulait lui voir jouer. Les deux hommes étaient toujours seuls sur la terrasse et le détective put même en profiter pour lui faire répéter la scène.

– Je ne sais pas si je pourrai m’en tirer, murmura Igor.

– Sûrement. N’oubliez pas une chose, c’est

vous qui avez le beau rôle. Votre interlocuteur sera excessivement nerveux. Il parlera... ou il s'attaquera à vous. De toute façon, je suis certain qu'il se trahira.

Ce fut Jacques, le domestique, qui vint les chercher.

– Si ces messieurs veulent manger, le dîner est servi.

Le Manchot se leva puis s'adressant à Igor :

– Allez, cher ami. Moi, j'ai beaucoup de travail. Vous m'excuserez auprès des autres. Je dois communiquer avec les policiers. J'espère que l'enquête sur la mort de Grégorio se fera rapidement. Avec le certificat du médecin, il ne devrait pas y avoir de complications. J'aimerais que tout revienne à la normale et le plus tôt possible.

Puis il ajouta en souriant :

– Jacques, je passerai par la cuisine, je vous volerai quelques croûtes de pain.

Et le détective se dirigea vers la tour de droite, où se trouvait sa chambre.

*

Le Manchot se leva et ouvrit la porte.

– C’est vous qui m’avez fait demander ? demanda Juliette Beauséjour, fort surprise de trouver le détective dans la chambre réservée au domestique Ed Rousseau.

Candy était assise au centre du lit, appuyée sur les deux oreillers. Seuls les deux fauteuils étaient libres.

– Assoyez-vous, mademoiselle.

– Vous avez prévenu la police, je suppose ? demanda Juliette.

– Pas encore !

Elle sursauta :

– Ce n’est pas sérieux, je vous engage pour enquêter, non seulement vous ne faites rien, mais il y a un cadavre dans la maison et...

– Chut... écoutez.

C'était Candy qui avait imposé le silence. Près d'elle se trouvait un petit appareil. Elle appuya sur un bouton et on entendit nettement une voix d'homme.

– Jacques, le domestique, m'a dit que vous vouliez me parler, monsieur Lavansky ?

– Oui, venez vous asseoir.

– C'est que, j'ai du travail et...

– Ce que j'ai à vous dire est très important. Vous allez comprendre en quelques secondes.

Il y eut un court silence, puis de nouveau, la voix du maître de ballet résonna :

– Je commence à me faire vieux et j'ai l'intention de me retirer. Malheureusement, je ne suis pas très riche. Alors, j'ai pensé que vous pourriez m'aider.

Juliette demanda :

– Mais, qui est avec lui ?

– Vous n'avez pas reconnu la voix ?

– Non, c'est trop lointain...

Pendant ce temps, dans l'autre chambre, la

conversation se poursuivait.

– C’est une blague que vous voulez me faire, Lavansky ? Mon travail de critique me permet à peine de joindre les deux bouts...

Juliette murmura :

– Ubald Bourgeois !

Candy lui fit signe de se taire.

– Nous allons parler de ce qui s’est passé cet avant-midi, Bourgeois. Ensuite, vous comprendrez où je veux en venir.

Lavansky raconta sa mésaventure. En poursuivant Candy, il était tombé dans la piscine et avait dû retourner à sa chambre pour se changer.

– Je n’ai pas dit l’exacte vérité à monsieur Dumont. Je ne voulais pas vous causer d’ennuis et j’ai pensé que nous pouvions nous entendre. Je venais de passer ma robe de chambre lorsque j’ai entendu du bruit. Ça venait d’en haut. Alors, je suis sorti de ma chambre et je suis monté jusqu’à l’étage où se trouve celle de Grégorio. Je vous ai vu, vous cherchiez à ouvrir sa porte, à l’enfoncer

même. J'entendais un autre bruit, comme quelqu'un qui pousse un meuble. Soudain, vous avez cessé de frapper à la porte. Vous avez collé votre oreille contre le battant, vous avez écouté. Vous sembliez stupéfait. Puis, tout à coup, je vous ai vu sourire et j'ai compris que vous alliez descendre. Rapidement, je suis rentré dans ma chambre, j'ai fait couler l'eau du bain et me suis glissé dans la baignoire. Voilà, je crois que c'est suffisant. Vous avez compris, maintenant, monsieur Bourgeois ?

– Je n'ai rien compris du tout, fit nerveusement le critique. Ce que vous racontez là ne tient pas debout. Je ne vois pas...

– Je vous ai rendu un autre service, monsieur Bourgeois. Tout d'abord, avec la lame d'un canif, j'ai gratté le tapis et ai mis dans une enveloppe... de la poussière direz-vous, mais les chimistes de la police pourront prouver qu'il y avait, sur ce tapis, du sang appartenant à Grégorio. Ne craignez rien ; ensuite, j'ai bien nettoyé le tapis. Plus rien ne paraît.

Candy regarda son patron. Elle aussi venait de

comprendre.

– J’aurais dû y penser beaucoup plus tôt, murmura-t-elle. C’était réellement trop simple !

Lavansky jouait son rôle d’excellente façon. Il prenait de plus en plus d’assurance.

– Robert Dumont, dit-il, le Manchot, notre meilleur détective privé à ce qu’il paraît, n’a absolument rien compris. Il croit à un assassin-fantôme : une vraie farce.

Il éclata de rire, puis poursuivit :

Voici ce qui s’est passé :

– Vous surveillez la chambre de Grégorio alors que tout le monde vous croit au travail. Grégorio sort de sa chambre. Vous pensez pouvoir le tuer avec votre coupe-papier. Il vous faut frapper à un endroit précis si vous voulez que la pointe du coupe-papier touche les parties vitales. Vous frappez, mais pas au bon endroit. La blessure n’est pas mortelle. Elle saigne à peine. Grégorio n’est pas de taille à lutter contre vous. Quelques gouttes de sang tombent sur le tapis. Il ouvre la porte et réussit à s’enfermer dans

sa chambre. Il pousse le verrou. Mais il sait que vous pouvez enfoncer la porte. Alors, ce jeune homme qui a le cœur malade mais ne le sait pas, qui est mal entraîné, qui est blessé, décide de pousser la bibliothèque devant la porte. Pour lui, l'effort est trop grand. Il tombe, il souffre, vous l'entendez se plaindre, il étouffe, vous comprenez ce qui arrive, puis quand le silence se fait, vous décidez d'aller raconter votre version de l'affaire à Robert Dumont. Mais voilà, moi, j'ai tout vu, moi, je sais, monsieur Bourgeois. Moi, je peux vous faire envoyer derrière les barreaux si vous ne payez pas.

Il y eut un silence, puis la voix de Lavansky se fit beaucoup plus forte.

– Oh non, ne cherchez pas à m'éliminer. J'ai pris mes précautions, comme vous voyez, je n'hésiterai aucunement à tirer si vous faites un pas de plus.

Juliette était très pâle. Ses mains tremblaient.

– Je ne peux pas croire que Bourgeois soit un assassin. Pas Ubald.

– Attendez, fit le Manchot, la conversation est loin d’être terminée.

Ubald avait dit quelque chose que la voix de Juliette avait couvert. Maintenant, c’est Igor qui avait repris la parole.

– Je sais que vous n’avez pas le sou, mais demandez à votre complice. Demandez à Juliette Beauséjour.

La femme bondit :

– Mais il est fou !

Igor poursuivait :

– Quand son mari est mort, elle ne voulait pas perdre un commerce florissant. Son mari n’ayant jamais été inquiet, elle a voulu continuer à faire du trafic de drogue. Mais elle ne pouvait pas, elle-même, se mêler aux gens du milieu, traiter avec la pègre. Vous étiez l’homme idéal. Vous lui deviez une forte somme, elle vous tenait. Elle vous donnait la chance de devenir un trafiquant. Vous avez accepté. Malheureusement, Grégorio a tout compliqué. Non seulement il est devenu un adepte de la drogue mais il a découvert la vérité

et a menacé Juliette : il veut de la drogue, il veut de l'argent et il n'a plus besoin de son amour puisqu'il préfère les jeunes filles...

– Il ment ! cria Juliette.

Igor poursuivait :

– Alors, Juliette a imaginé un plan. Elle organisera une grande fête. Elle racontera à tous ses invités qu'elle a reçu des menaces de mort. Au cours de cette fête, Grégorio sera tué. Elle laissera croire qu'on s'est attaqué à lui pour se venger, parce qu'il était son amant. Juliette Beauséjour agit avec diplomatie. Grâce à une rencontre fortuite avec un ex-journaliste, Robert Dumont assistera à la fête. Personne ne pourra la soupçonner. C'est elle-même qui aura engagé le meilleur des détectives privés. Grégorio sera tué pendant qu'elle sera hors de la maison avec tous ses invités. Vous, vous n'êtes qu'une loque humaine. Pourquoi la police vous soupçonnerait-elle ? Même le Manchot n'y a vu que du feu...

Soudain, on entendit un cri, puis la voix d'Ubold :

– Les rôles sont changés, maintenant, mon cher Igor. Vous auriez dû surveiller mes pieds. Des souliers non lacés, ça s’enlève facilement et ça se lance tout aussi facilement. Jamais vous ne conterez votre histoire à la police : je vais vous tuer ; de plus, on croira à un suicide. On dira que c’est vous, un vieux fou qui vous êtes attaqué à Grégorio.

Candy faisait des signes désespérés.

– Robert, qu’est-ce que vous attendez pour intervenir ? Il va le tuer !

Le Manchot lui fit signe de se taire. Il écoutait attentivement.

– Juliette est trop intelligente pour vous. Elle a bien préparé le coup. Le Manchot, c’est un imbécile, je l’écrirai dans mon journal... criait Ubald.

– Surveille Juliette, ordonna Robert Dumont à Candy.

Il sortit de la pièce, revolver au poing. Le Manchot possédait maintenant tout ce qu’il désirait : Bourgeois avait avoué.

D'une vigoureuse poussée, il ouvrit la porte de la chambre d'Igor. Ubald Bourgeois se retourna et voulut faire feu sur le Manchot ; trop tard ! Le détective tira le premier.

Igor Lavansky ne put s'empêcher de murmurer :

– Vous êtes un as au pistolet ! Vous l'avez atteint directement au poignet.

– Oh, ce n'est pas l'envie de lui tirer en pleine figure qui me manquait. Ce salaud s'en tirera peut-être avec quelques années de détention.

Ubald se plaignait :

– Je perds mon sang. Secourez-moi.

– Vous ne mourrez pas, ne craignez rien.

Le Manchot félicita Igor Lavansky.

– Vous avez été extraordinaire, maître.

– Ce fut facile. Je n'ai eu qu'à jouer le rôle que vous m'aviez demandé de jouer. Juliette a-t-elle tout entendu ?

– Oui, ne craignez rien. Candy la surveille. Les policiers ont été prévenus juste un peu avant

l'arrivée de Bourgeois dans votre chambre. Ils ne tarderont pas.

On appela Jacques, le domestique, et on lui demanda de panser la blessure de Bourgeois.

Le Manchot résuma aux invités tout ce qui s'était passé. On imagine facilement la surprise de tous.

– Trop de coïncidences ont attiré mon attention. La lettre de menaces qu'on détruit. Le supposé accident de voiture survenu à Juliette, le poison qui lui était destiné mais qui a été bu par Grégorio... Juliette elle-même a trouvé ça un peu trop suspect et pour me rassurer, elle m'a remis une enveloppe... ce fut son erreur. Elle ne pouvait poster cette lettre, qui me serait parvenue trop tard. Elle a tenté de me faire croire que l'assassin l'avait déposée dans sa boîte aux lettres. À compter de ce moment, je ne marchais plus du tout.

Robert Dumont ne manqua pas, devant tous, de féliciter sa compagne, la jolie Candy Varin.

– C'est elle qui a vu les taches sur le tapis. Au

tout début, je n'ai attaché aucune importance à ces taches, mais plus tard, quand j'ai compris que l'assassin n'était jamais entré dans la chambre, j'ai tout deviné. Le docteur n'a fait que confirmer mes dires. Grégorio s'est tué lui-même en voulant pousser la bibliothèque. En réalité, il n'y a eu aucun meurtre. Mais quand même, il y a suffisamment de preuves contre ces deux trafiquants de drogue pour les envoyer à l'ombre, pour des années à venir.

*

– Voulez-vous demander à Michel de passer à mon bureau, demanda le Manchot à Danielle, la secrétaire de l'agence.

– Je regrette, monsieur Beaulac n'est pas encore arrivé, monsieur.

Le Manchot jeta un coup d'œil sur sa montre. Il passait dix heures du matin. Jamais Michel Beaulac n'était en retard. La ponctualité était une de ses qualités dominantes.

– Yamata et lui ont probablement décidé de coucher aux États-Unis. Ils ont pu avoir des difficultés à rentrer au pays.

À dix heures trente, Michel était toujours absent et il n'avait pas appelé.

Candy était inquiète.

– Robert, il a dû lui arriver quelque chose. Yamata n'a pas téléphoné elle non plus, j'ai peur...

Le téléphone venait de sonner. Danielle avait répondu.

– Monsieur Dumont, fit-elle brusquement.

– Oui, qu'est-ce que c'est ?

– La police... la police de Plattsburg. On me demande si je connais un monsieur Michel Beaulac !

Que s'est-il donc passé ? Un accident ? Michel et sa jeune épouse auraient-ils eu des démêlés avec la justice américaine ?

Vous connaîtrez la réponse à ces questions en lisant la prochaine aventure de Robert Dumont, détective privé, « Le Manchot ».

Cet ouvrage est le 449^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.